



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



V

Le Président et le Bureau de l'Amicale, la Rédaction du LIEN vous souhaitent de tout cœur une excellente nouvelle année. Qu'elle soit riche de tout ce que vous désirez et qu'elle vous procure en premier la santé du corps et la joie de l'esprit.

E

Que ceux d'entre vous que la maladie affecte gravement veuillent bien trouver ici l'expression de notre fraternité et de notre amitié.

Que ceux qui sont seuls, ou se sentent abandonnés, soient assurés de notre sollicitude et de notre fidèle présence à leur côté.

Que ceux qui, en dépit de l'âge, gardent toujours la joie de vivre et la sérénité, continuent ainsi de longs jours encore.

U

Que ceux qui ont trouvé dans la méditation et le service des autres leurs raisons de vivre et d'espérer, soient convaincus qu'ils ont choisi la meilleure part.

Que ceux qui sont encore à la recherche du bonheur, sachent qu'il ne se conquiert pas, mais qu'il est « le signe de la perfection et de la qualité de leur cœur ».

X

Que tous ensemble, en ce cinquantième anniversaire de notre départ pour la captivité, nous ayons une pensée ou une prière pour ceux de nos camarades qui ne sont pas revenus.

Qu'en présence des changements qui s'opèrent sur ce continent si bousculé par l'histoire, les princes qui nous gouvernent fassent preuve de maîtrise, de sagesse et de prudence — « l'homme échappe au passé, parce

qu'il l'oublie, et croit posséder l'avenir, parce qu'il l'ignore ».

Que tous ensemble, avec conviction, nous souhaitions la paix au monde, qui en a tant besoin ; qu'elle ne soit plus comme l'écrivait Giraudoux « l'intervalle entre deux guerres », mais le résultat d'une volonté exigeante de justice et de liberté.

« Heureux celui qui veut être un homme de devoir, sans histoire et sans bruit / Il soutient le monde et le fait respirer / Citoyen de ce peuple de l'ombre, oublié ou moqué, qui connaît l'héroïsme de l'effort quotidien, il fait vivre un pays, y maintient l'espérance, y fait changer la vie ».

J. TERRAUBELLA.

AMITIÉ

S'il est vrai que la vie est un instant qui passe,
S'il est vrai que l'amour n'est qu'un bonheur fugace,
S'il est vrai que l'envie est un vice tenace,
S'il est vrai que l'argent est un bien qui tracasse,
S'il est vrai que la gloire est une infime trace...

...J'abandonne la vie et l'amour et l'argent,
Je me passe d'envie et d'honneurs indigents.

Mais, aussi, s'il est vrai qu'une amitié sereine,
Des richesses du monde est bien plus souveraine ;
Et qu'une élite seule, à mi-mot, le comprenne...
Vous jugeant de ceux-là, je vous maintiens la mienne.

A. BERSET. (VB).



Femmes de prisonniers de guerre



En temps de guerre, les femmes remplacent les hommes partis au front. Il leur arrive même de prendre la place du garde-champêtre.

Au cours d'une de ces remarquables assemblées qui réunissent en un tout sympathique les anciens P.G. et leurs épouses, les veuves d'hier et celles d'aujourd'hui, quelques-unes d'entre elles nous faisaient observer que s'il y était beaucoup et longuement parlé des captifs — ce qui est naturel — il n'était jamais, ou peu, question d'elles-mêmes...

Pourtant elles avaient été durement éprouvées pendant ces longues années d'absence... leur mari, parfois, était même décédé en captivité. En effet, ces épouses, souvent mères de famille, ont vécu avec « une allocation de huit francs par

jour », généreusement octroyée par le gouvernement de l'époque, il ne faut pas l'oublier.

Privées de leur conjoint et parfois de ressources, elles durent, seules, assurer la relève en se remettant au travail. Il en a été ainsi des épouses de cultivateurs qui ont dû prendre à bras le corps la charge de la ferme. La solidarité a joué entre elles, dans les quartiers des villes, dans les campagnes, elles ont pu s'aider mutuellement et soutenir celles d'entre elles que le sort avait particulièrement marquées depuis le camp même.

Dans les stalags et les kommandos leur solitude et leurs difficultés s'ajoutaient aux nôtres. En effet, on connaît des camarades qui s'étant groupés adoptèrent un enfant, une veuve, les aidant dans la mesure de leurs possibilités — maigres subsides toujours appréciés. Le même geste pouvait aussi s'adresser à une épouse ou à de vieux parents en difficulté...

Aujourd'hui, ces épouses sont présentes parmi nous, nous sommes fiers et heureux de les accueillir lorsque nous les rencontrons dans nos réunions, accompagnant leurs époux. A notre grande joie, elles se mêlent à nos conversations, prouvant ainsi qu'elles s'intéressent toujours à nous et contribuent à maintenir le lien qui nous unit tous. Reprenant le flambeau de l'époux décédé, les veuves assurent la continuité de la solidarité et de l'amitié amicalistes.

A notre assemblée générale, elles ne sont pas esseulées loin de là, elles ont pris la place du mari disparu. Elles retrouvent ses camarades, connaissent nos problèmes et nos activités, donnent de leurs nouvelles retranscrites dans le « Courrier de l'Amicale ». Ce sont de ferventes amicalistes, nous les avons adoptées et elles nous le rendent bien ! N'est-il pas émouvant de retrouver chez nous l'une d'entre elles qui, jeune allemande hier, avait épousé un de nos amis et se retrouve aujourd'hui veuve de P.G. français ? Habitant tantôt Paris, tantôt son pays d'origine, elle se fait un devoir d'être présente à chacune de nos assemblées où elle trouve, elle nous l'a confié, une amitié franche et chaleureuse.

Honneur à vous, Mesdames, l'Amicale des Stalags VB et XA, B, C ne vous oublie pas, les colonnes du Lien vous sont grandes ouvertes, et si vous souhaitez vous y exprimer plus longuement, nous serons attentifs à ce que vous nous direz.

Nous vous embrassons très cordialement.

P. DURAND - VB.

Des maîtres et des enfants
leurs cœurs dans la lumière
l'amour partagé sous l'étoile.

G..., le 21 décembre 1940

Madame,

Les malheurs qui accablent la France vous atteignent particulièrement puisque le papa de votre fils, notre petit camarade, est encore prisonnier loin de vous.

Au moment où l'on échange des souhaits à l'occasion du Nouvel An, permettez aux petits garçons de l'Ecole publique de G... de vous adresser les vœux qu'ils forment pour que la place laissée vide à votre foyer soit rapidement réoccupée.

Ils sont également heureux de vous témoigner leurs sentiments d'entraide en vous offrant ce qu'ils ont distrait de bon cœur, de leur tirelire pour remplir la botte du prisonnier qui a circulé dans les classes.

Tous vous prient, Madame, de croire à leurs sentiments affectueux.

1990

C'est le moment de penser
à votre COTISATION annuelle !

NE TARDEZ PAS. MERCI!

UNION NATIONALE AVEUGLES DE GUERRE
49, rue Blanche, 75009 Paris
Tél. 48 74 56 18 - 48 74 85 83

Cette association met à votre disposition ses installations (refaites à neuf) pour ceux désirant venir à Paris. A côté de l'Amicale - Métro Trinité, Saint-Lazare, Blanche

RESERVATION OBLIGATOIRE

Une vingtaine de chambres, avec cabinet de toilette et douche de 125 F à 165 F T.T.C. Petit déjeuner : 18 F RESTAURANT : (midi) 75 F - (soir) 60 F Service compris, sauf boisson.

Nous engageons vivement nos camarades à profiter de cette offre. Il y a aussi des salles de réunions.

Un court séjour en octobre m'autorise à vous dire tout le bien que je pense de cette Maison, accueil et services.

J. T.

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous
L'ORMEAU

L'ANNEE DES ANNIVERSAIRES

N'oublions pas qu'il y a cinquante ans... nous quittions famille, épouse et mère pour la « grande aventure ». Chacun s'en allait rejoindre son régiment quelque part en France. C'était le début de la « grande illusion » renouvelée... et ce fut la défaite, le pays submergé par les hordes teutonnes et, pour près de 2 millions d'hommes, l'exil.

1945, c'est le retour au pays délivré. Pour certains il fallut repartir à zéro et ce fut souvent difficile... Dix ans après, en 1955, c'était à Cergy les retrouvailles franco-belges, inoubliables. Nous republions ici, aujourd'hui, un large extrait du compte-rendu de cette rencontre, en signe d'amitié et en hommage à nos chers disparus.

L. V.

Les 14 et 15 mai dernier, se sont retrouvés, à Paris, les « Anciens d'Ulm », Belges et Français, afin de célébrer le 10^e anniversaire du retour.

Magnifique manifestation dans sa simplicité, amitié franco-belge plus fidèle que jamais, laisseront au cœur de chacun le souvenir d'une journée inoubliable.

Dès le vendredi, le R. P. Vernoux, convalescent, présidait la réunion mensuelle du groupe parisien, devant une salle comble.

Nos espérances étaient fortement dépassées, et la salle retenue pour le banquet risquait d'être trop petite.

Les dernières instructions furent données aux responsables, et le rendez-vous fixé au dimanche matin, place de la Trinité.

Le samedi après-midi, le R. P. Vernoux accueillait le premier Belge, arrivant à Paris, René Storder, à sa descente du rapide de Bruxelles.

Roger Rein recevait, au nom des Anciens d'Ulm, leur invité d'honneur, Paul Pierrel, et Mme, venant de La Bresse (Vosges), tandis que, Parisiens accomplis, arrivaient par le « Mistral », venant de Lyon, Georges Samelé, responsable des Amicales V lyonnaises, et Mme.

Pendant ce temps, Daminet « fonçait » à la rencontre du groupe-auto belge, rencontre qui eut lieu fort « amicalement » à la Patte d'Oie de Gonesse, lieu fixé pour ce rendez-vous.

Par une délicate intention, Yves Aubé, ancien homme de confiance principal des Kommandos d'Ulm, empêché d'être des nôtres le lendemain, avait convié la délégation belge et quelques anciens du Vorwerk XIII, à son domicile particulier. Mme Aubé recevait très aimablement et simplement ses invités parmi lesquels on retrouvait : le R. P. Vernoux, René Storder, M. et Mme Kohl, M. et Mme Samelé, Roger Rein, Paul Pierrel.

A 20 heures, précédé par M. et Mme Daminet, Emile Métillon présentait l'importante délégation belge.

Soirée très réussie, qu'il fallut quitter à regret, non sans avoir renouvelé à Aubé et à Mme les remerciements pour ce sympathique cocktail.

De retour à l'hôtel, nos amis belges peuvent se détendre un peu, avant de repartir, guidés par Daminet à travers « Paris la nuit », jusque « Chez Gaby », qui réserve toujours aux Anciens d'Ulm le meilleur accueil, pour finir « Chez Lavergne », à Montparnasse, où le champagne coula à flots.

Les traditions du « Gay Paris » étaient respectées. C'est au jour naissant que nos amis regagnèrent l'hôtel, pour savourer un repos bien gagné.

Dimanche matin, le ciel est bleu et le vent qui souffle bouscule les gros nuages blancs pour le dégager davantage. Fera-t-il beau ? Et chacun de pronostiquer avec optimisme.

Paris est encore désert, en cette heure matinale, mais nos camarades sont exacts au rendez-vous.

Voici le Dr Laur et Mme, arrivés de Clermont-Ferrand ; puis ce sont Raiser et Mme, Mathieu et son fils, tous les quatre de Nancy ; Samelé et Mme précèdent le groupe-auto belge.

Enfin, voici le « Car Pullmann » et son chauffeur en tenue blanche, qui font le meilleur effet. Lentement, il vient se ranger devant le jardin, et chacun de s'y engouffrer frileusement.

9 heures tintent au clocher dentelé, le cortège se met en marche. Seul, nous regarde partir, notre dévoué trésorier Yvonet, « un peu inquiet ». Il y avait de quoi... mais ceci est une autre histoire.

Par les grands boulevards, la Madeleine, la rue Royale, voici la place de la Concorde, radieuse sous le soleil frileux.

Notre première visite sera à la statue d'Albert 1^{er}, roi-chevalier, symbole même de la nation amie.

Nos camarades belges se groupent autour du monument, ce dont quelques photos garderont le souvenir.

Puis chacun d'admirer les rives de la Seine, les Champs-Élysées, les Tuileries, et déjà il faut repartir.

Afin de faciliter la visite de nos amis belges, en auto, à travers la capitale, Labbé et Ravier montent chacun dans une des voitures particulières et serviront de guides à nos hôtes, en leur expliquant les beautés de la capitale.

Remontant les Champs-Élysées, nous voici à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, où le R. P. Vernoux accueille tous les Anciens d'Ulm — et c'est le recueillement autour de la dalle sacrée. Un vent vif s'engouffre sous l'Arc de Triomphe, mais nos amis ne se lassent d'admirer la plus belle perspective qu'il y ait au monde, cette voie triomphale qui va du Louvre jusqu'à la Défense.

Le chef du protocole est sans pitié, il faut quitter à regret les beautés de la capitale, universellement connues.

10 h 45. — Nous sommes exacts au rendez-vous, voici Vauréal ; la file de voitures et le car viennent se ranger sur la petite place, à l'ombre des marronniers fleuris.

Sont arrivés, venant de Lille directement : Roseau et Mme, Lemaitre, Legay, précédés par nos camarades du Bureau de l'Amicale VB, le président Langevin et sa famille, le sympathique « Grand Argentier », Géhin et Mme, M. et Mme Maury, le Dr Paul Richard, Mme et ses enfants. Le Maire et la Municipalité reçoivent fort aimablement leurs hôtes, tandis que les drapeaux claquent au fronton de la petite mairie.

11 heures. — Le cortège se forme, précédé de la clique aux refrains entraînants, des drapeaux, des personnalités civiles et religieuses, et se dirige vers le cimetière communal, où les anciens combattants des deux guerres fleurissent le Monument aux Morts. Minute de silence. Les drapeaux s'inclinent tandis que s'élève la sonnerie « Aux Morts ». Le ciel s'est assombri, jetant un voile de deuil sur tous les morts, que les vivants saluent et n'oublient pas.

Le cortège se reforme, musique en tête, le drapeau d'Ulm porté par Mesgny et encadré par les drapeaux et les fanions de la localité, suivi des personnalités, et se dirige vers la petite église, où les reçoit le curé de Vauréal tandis que s'élèvent à l'orgue les accents de la « Marche Lorraine ».

Avant l'Évangile, M. le Curé exprime sa joie de voir une assistance aussi nombreuse dans son église. Puis c'est au Père Vernoux, président des Anciens d'Ulm, d'exposer, dans un magnifique sermon, un tableau vivant de la captivité, exaltant la fraternité et le rôle de chacun dans le passé, et son espoir dans l'avenir.

13 h. 30. — Il est temps d'aller déjeuner. Encore 4 km par la belle route en corniche qui domine la boucle de l'Oise et son panorama, sous un soleil resplendissant.

Cergy, sa belle église et son prieuré, l'Oise est franchie, et voici l'Auberge des Pêcheurs, à Ham, où va être servi le grand banquet franco-belge.

Traversant une petite cour, toute parfumée par la bonne cuisine qui ne fait qu'activer notre appétit, nous voici dans une salle claire et décorée artistiquement aux couleurs franco-belges. Une fameuse table en fer à cheval, fleurie et pavoisée, menus arborant les couleurs de Paris, le tout, arrangé avec goût, arrache des exclamations de surprise et d'admiration : et nos remerciements vont à Fillon et à ses amis pour une telle réussite dans la présentation.

Il est 19 heures. Il pleut, on patauge un peu pour regagner les voitures ou l'autocar, mais l'averse sera de courte durée. Déjà, le soleil inonde les coteaux de Cergy, tout ruisselants de la dernière ondée, et embrase l'église et ses vitraux. Le ciel est dégagé. Ce ciel bleu de l'Île-de-France, vers lequel s'élèvent, comme un chant d'adieu, les premiers brouillards de l'Oise, pour en tamiser la pureté.

Le groupe-auto belge démarre dans une ovation générale ; des mains s'étreignent encore longuement, des mouchoirs s'agitent.

Le rideau tombe lentement sur cette belle journée du 10^e anniversaire, pendant que le car emmène vers Paris, à travers les routes embouteillées plus que jamais, camarades et amis d'hier, et davantage d'aujourd'hui.

L. VIALARD,
Ancien d'Ulm.

NOS PEINES

Nous avons la tristesse d'annoncer aux Anciens d'Ulm le décès de Mme Jeanne JAUNEAU, épouse de notre ami André JAUNEAU, Ancien d'Ulm, survenu le 28 octobre 1989, à Blois.

Les obsèques, à Blois, se sont déroulées devant une nombreuse assistance. Notre président René SCHROEDER et Mme, Mme Veuve LECLERE, LECLERE Fils et Mme, de Chaumuzy, représentaient les Anciens d'Ulm et l'Amicale VB-X A, B, C.

Le Lien présente à notre ami JAUNEAU ses sincères condoléances.

A PROPOS DE ROGER REIN

C'est avec beaucoup de tristesse que j'ai appris le décès de notre ami Roger REIN.

Lorsque nous faisons du théâtre, lui au Ganswies, moi au Kuh-Berg, nous nous concertons pour éviter les doublons.

Mais il y avait mieux. Tous deux, nous sortions du même moule : l'école Voltaire d'Asnières où un vieux maître, entiché de spectacle, M. MARTIN, nous avait fait travailler la diction, le chant et la pantomime.

Cela créait une émulation dont profitaient nos camarades.

André BERSET.

REMERCIEMENTS

Madame GEHIN Emile, et toute sa famille, très touchées des nombreuses marques de sympathie que vous leur avez témoignées, individuellement ou par Le Lien, vous adressent leurs sincères remerciements.

4, rue Sophie Germain, 75014 Paris.



Quelques brèves nouvelles...

Pour ne pas faillir à la tradition, bien ancrée maintenant, un coup de fil de notre ami FRUGIER, toujours en bonne forme, et toujours en vadrouille avec Fernande (ils sont jeunes qu'ils en profitent). Un bien grand merci à tous les deux.

Par une très jolie carte des Vosges, l'ami JOUIL-LEROT nous donne de ses nouvelles avec inquiétude, l'artérite et surtout sa jambe droite. Sa femme Lucette, et notre ami Gaston vous adressent à tous leurs bonnes amitiés.

Le 20 dernier à nouveau un coup de fil de notre ami FRUGIER, toujours en bonne forme, qui est allé rendre visite à notre ami ENCELOT, n'étant pas loin l'un de l'autre, et qui me parle de leur rencontre. Ils ont beaucoup parlé des copains du 604. Merci à tous les deux.

Lorsque vous lirez ces lignes, mes bons amis, nous ne serons pas loin de Noël et de la fin de l'année 89. Permettez-moi de vous souhaiter à tous un joyeux Noël, ainsi qu'une bonne année 1990, mes meilleurs vœux de santé et de bonheur pour vous et les vôtres. Et à l'année prochaine les amis.

Mes vœux les meilleurs de bonne santé aux membres du Bureau de l'Amicale en particulier à mon ami PERRON, ainsi qu'à TERRAUBELLA et au président LANGEVIN.

Et aux membres du kommando 604, je rappelle que le moment est venu de payer la cotisation 1990. Comme toujours soyez généreux. Merci.

Maurice MARTIN.
Mle 369. Stalag 1B puis XB.

ANNONCES

Premier rendez-vous 1990 à
l'« OPERA-PROVENCE »
DIMANCHE 14 JANVIER
à 12 heures. VENEZ !

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
JEUDI 29 MARS 1990

KOMMANDO 605

SOUVENIRS

« NORDEUTSCHE LEDERWERKE » demande main-d'œuvre étrangère pour travail en tannerie...

Quelle annonce ! et pourtant bien malgré nous une centaine de P. G. avaient répondu présent... et pendant 60 mois nous avons travaillé de nuit de jour, 12 heures, à laver, gratter, teindre, tendre des peaux de vaches devant celles... qui nous gardaient !

Dans notre kdo, sous la responsabilité de notre regretté interprète JONSSON et de notre homme de confiance CORTOT nous avons résisté de notre mieux moralement et physiquement.

En 1941, nous avions créé une troupe théâtrale dont la devise était : « Chantons quand-même ». Avec FERRANT, BUISSON, DESCHAMPS, COLOMBET, PARIS, SAVASTANO, etc., etc., nous avons calmé nos angosses et nos souffrances. Championnat de ping-pong, avec POIRIER, GROS, CORNILLEAU, TRIBOULET ; football, avec VIAUQUET, LOCQUENIES, ROUX J., MARTEL, GROS, COUQUE, MESSÉLIER, BAUDIER, BOHLY, BUTEL, MARTIN E. ; l'équipe dirigée par un arbitre officiel remporta en 1942 une coupe offerte par le journal l'Auto... Souvenirs, souvenirs...

En les rappelant ici, j'ai voulu témoigner de notre solidarité et de notre amitié, particulièrement avec ceux qui se sont regroupés au sein de l'Amicale : PARIS, CORTOT, BAUDIER, OLLIVIER, CHEMARIN, MARTEL et d'autres.

Ce sera peut-être là mon dernier article, car ma main est très récalcitrante. Je vous souhaite pour 1990 une année très belle, une année où je l'espère pourtant nous fêterons ensemble les 45 ans de notre chère Amicale.

Qu'il soit permis, pour terminer, au responsable du 605, et au nom de tous ses membres, de s'associer, bien que tardivement, à l'hommage rendu à E. GEHIN qui a tant donné à cette Amicale.

R. LAVIER.

La Gazette de Heide

Mon message ne tiendra que quelques lignes. Je remercie Raymond COMMUN et Suzanne du petit coup de téléphone joint à celui de mes amis PROST depuis Thonon-les-Bains. Je dois avouer que la surprise fut totale. Je pense qu'ils ont passé une bonne journée ensemble. Merci encore à ceux qui se sont intéressés à ma santé. Si il n'y eut pas de «Gazette» en octobre c'est par manque de place. Il faut bien de temps en temps penser aux autres.

Je présente à Mme Veuve Emile GEHIN, que j'ai connue aux assemblées de Vincennes, mes sincères condoléances.

Je terminerai en assurant à Paul DUCLOUX que je pense à lui et le félicite pour ses croquis publiés dans Le Lien.

Bon NOEL à tous et à toutes. AMITIES.
AYMONIN Jean. 27641 - X.B.

● DERNIERE.

Nous partageons la peine de Jean AYMOUNIN dont l'épouse vient de décéder. Nous lui disons notre amitié.
(T.)

RETRAITE DU COMBATTANT :

au 1^{er} septembre 1989 : 2 200,11 F

La chronique de Paul DUCLOUX

Le texte qui va suivre est principalement destiné aux « Anciens du Waldho » et à son animateur, l'ami de tous, Henri PERRON.

Le Lien d'octobre 1989 nous montre une photo précédée du titre « Les toubibs français au Waldho (VB) en janvier 1943 ».

Ce récit authentique prouve — une fois de plus — que le monde est bien petit.

Je dois d'abord situer les lieux de cette « surprenante » rencontre.

Actuellement je fais un stage au Centre Léon BERARD à Lyon. La semaine est bien découpée : 4 jours au Centre... 3 jours de « perm » ici. Rudes assauts prodigués par « Saturne ». En ce moment la séance dure une minute. Comme à l'accoutumée je supporte très bien cette nouvelle situation ; mon moral est intact. La « peur » d'un stage dans cet ensemble confortable n'a aucune prise sur moi. Hélas ! beaucoup de « malades » sont dans un triste état. Le premier jour, le contact humain était difficile à établir.

Mon voisin de chambre avait pour nom DUPUY. Au cours d'une visite, la charmante doctoresse (les voyageurs de juin dernier à Sandbostel ont pu faire connaissance avec ses parents) lui a indiqué qu'à la chambre 17 il y avait un malade intéressant et très communicatif. Immédiatement le contact a été établi ; mais hélas ! le départ de ce nouvel ami avait lieu le lendemain. Je ne vous dirai rien de sa maladie, très,

très grave ; guérison totale au bout de quatre mois...

Le lendemain de son départ un couple très distingué s'est présenté devant sa chambre. Aimablement je lui ai indiqué que l'ami DUPUY était parti la veille au soir. Il s'agissait de l'oncle et de la tante ; un très long entretien a eu lieu dans ma chambre ; j'ai même pris possession des gâteaux qui étaient destinés au neveu !... que de chocolats !

Au cours de cette aimable conversation, j'ai été amené à dire que j'avais été en captivité au Stalag XB à Sandbostel.

J'étais en possession du dernier numéro du Lien, qui se trouvait sur mon lit à la page 6, avec une première photo de Sandbostel et une seconde qui représentait les « Toubibs » au Waldho.

Ma stupéfaction a été grande quand le Docteur GRANGE — c'était l'inattendu visiteur — m'a révélé... qu'il figurait sur cette photo. Incroyable !

Il m'a donné d'utiles explications sur ses diverses affectations. C'est une personne d'une très grande distinction. Avec son épouse ils vont revenir me voir.

Il m'a chargé de transmettre à tous ceux du Waldho ses bonnes amitiés et son profond souvenir à notre cher Président LANGEVIN.

Le hasard fait tout de même bien les choses !

P. DUCLOUX. Mle 24593 - X.B.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nos amis Marcel et Simone BERNARD, qui résident au Canada, nous envoient une carte d'Halifax. Ils nous prient de transmettre toutes leurs amitiés à tous les anciens P.G. de l'Amicale. Ils espèrent bien être présents à notre prochaine assemblée générale.

● Merci à :

MARLANGEON, 88500 Mattaincourt.

LAVALLEY B., 06110 Le Cannet.

Mme FRANÇOIS Paul, 54370 Bauzemont qui nous écrit : « Toujours en souvenir de mon mari, je vous envoie un don pour votre C.S. car c'est avec plaisir que je reçois votre journal et je vous en remercie ».

Mme DUCLOUX Paul, de Saint-Bonnet qui écrit : « Je continue à cotiser et à faire partie de la grande famille de l'Amicale ».

S'il nous fallait du réconfort pour notre travail au bureau, nous ne pourrions demander plus que toutes ces lettres d'encouragement. Encore et toujours « Merci ».

Amitiés à tous de notre ami LANCEMENT Léon, 54000 Nancy, depuis Saint-Raphaël.

Mille fois merci à Mme BERAUD, 26170 Buis-les-Baronnies, qui est veuve depuis bientôt 10 ans et qui nous envoie un chèque pour notre C.S.

LEONARD Pierre, 18, Allée Gailla, 08410 Bouzicourt, nous prie de transmettre ses amitiés aux anciens de Spaichingen (V.B).

PETITJEAN René, 5, Impasse Mulhouse, 88130 Thaon-les-Vosges, et VILLEMIN Martial, 57590 Delme, transmettent à tous leurs amitiés.

Bienvenue à notre nouvel adhérent, PORTE Bruno, 26, Av. Philippe-Auguste, 75011 Paris.

BERNAY Jean, 69, rue Lamennais, 92370 Chaville : « Je viens de recevoir Le Lien. Je vous prie d'écrire à Ducloux mes sentiments les meilleurs et mes vœux de prompt rétablissement. Dans un autre ordre d'idées je vous remercie pour le numéro de juin 1988 ». Merci à toi.

Une lettre de Mme veuve Louis BONHOMME, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises : « Comme chaque année depuis que je suis seule, je continue à régler la cotisation que mon cher mari payait au Lien ».

« J'aurais aimé assister aux obsèques de Lucie BRANDT, qui ont eu lieu à 15 km de chez moi, mais hélas, je ne conduis pas et suis obligée de me priver de beaucoup de choses ».

CORRESPONDANCE et COMMENTAIRES

Sur 1939-1940, notre ami R. MILLON, de Neuilly, nous écrit :

« ...A la suite d'un « tirage au sort » malheureux (comme disait ma mère) j'étais sur place pratiquement depuis septembre... 1936 et ce 3 septembre... 1939 nous errions dans un casernement surpeuplé (plusieurs classes étaient rappelées depuis mars).

L'ordre arriva de revêtir notre tenue de guerre — elle passait pour nous du bleu horizon au kaki, avec en plus pour nos mousquetons des balles réelles. Et nous partîmes pour des positions où nous devions arrêter l'ennemi. C'est là, en pleine nature, que vint l'annonce d'une action probable... Dire que je fus surpris, non, mais l'excitation chez certains sous-officiers et officiers ! la perspective d'un combat soudain très proche, la garde de nuit surtout nous imposait de rester éveillés...

Depuis trois ans je n'avais pas appris grand-chose. J'ai souvenir de marches et surtout de longues gardes : nous gardions des poudrières sans poudre avec des armes sans balles. Notre seul souci étant de ne pas s'assoupir et d'être surpris par un adjudant en ballade.

Mais pendant cette première garde « de guerre » mes pensées allaient vers les populations locales qui, brutalement, durent tout abandonner et partir, en larmes souvent, laissant « à nos bons soins », ce qu'elles avaient de plus cher.

« Si vous saviez combien nous avons regretté mon mari et moi-même de ne pas avoir fait plus tôt la connaissance de ce couple si sympathique qu'était Charles et Lucie BRANDT. Quand ils venaient dans leur résidence d'été, mon mari allait les chercher pour que nous passions une journée ensemble.

« Les rangs s'éclaircissent bien vite et souhaitons de tout cœur que nos jeunes ne passent jamais par les épreuves épouvantables dues à la guerre. J'avais quatre ans et me souviens très bien du retour de mon père qui a fait 14-18, mais le père de mon mari y est resté, tué dès le 26 octobre 14. Il laissait quatre jeunes enfants, tous évacués de leur village en Lorraine. C'est loin... Tout passe.

Amitiés à tous ».

Merci à vous, chère Madame et aussi, pour votre fidélité à l'Amicale et pour votre générosité.

DÉCÈS

C'est avec beaucoup de peine que nous apprenons la mort de nos amis :

LUBOINSKI Michel, 93270 Sevran, qui nous a quittés depuis le 26 juin.

ROUILLARD René, 41000 Blois, qui a fait don de son corps à la science.

PETITJEAN René, 88150 Thaon-les-Vosges, décédé à son retour de vacances.

CATHERINE Jacques, 02330 Monthurel, qui nous a quittés le 3 octobre dernier.

Notre ami BERERE Roger, 71700 Tournus, nous apprend le décès de son épouse Cécile, survenu le 15 septembre dernier.

Nos amis Collin, 52600 Chalindrey, ont représenté l'Amicale, nous les en remercions, aux obsèques de Mme Lucie BRANDT, épouse de Charles BRANDT, en octobre dernier.

DESSARD Jean, 6, rue Eugène Villon, 69300 Caluire (ancien du VB).

PINAZZA Charles, 11, rue Nicola Nicole, 25000 Besançon (P.G. à Hambourg).

A toutes ces familles dans la peine, l'Amicale adresse ses plus sincères condoléances et les assure de son soutien.

C'est le souvenir qui me reste de cette nuit sans sommeil, le cœur serré, les sens en alerte, car l'attaque ne vint que beaucoup plus tard.

La suite, bah ! la suite... »

A la suite du décès de notre ami Michel BROT, nous avons reçu de sa fille une lettre dont voici un extrait :

« (...) Jusqu'à la fin de 1988 mon père avait mené une vie tout à fait normale. Son état s'est aggravé cette année, surtout à partir du mois de mai. (...) Malgré mon départ en Allemagne en 1974 j'ai toujours adoré mon père et j'étais complètement bouleversée par sa maladie. Mais en ce qui le concerne, le moral était très bon. A partir du 25 août, son état s'est aggravé sérieusement. Il est mort dans son sommeil.

A Paris depuis le 17 juillet, je l'ai vu tous les jours à l'hôpital ; il était rassuré de me voir. Maintenant une page est tournée, malheureusement je dois m'occuper aussi de ma mère à Paris et songer à mon mari et à ma fille de 10 ans restés chez moi. (...)

Marie-Christine M. Essen - RFA.

(N'ayant pu déchiffrer avec exactitude le patronyme de notre amie, je la prie de bien vouloir m'excuser).

Bon courage à vous aussi, Madame, et nos meilleurs vœux de santé pour votre mère.

DE L'IRRESPECT

(Sur une coupure de presse reçue de notre ami Fred CAVALLERA, de Gardanne).

L'esprit de mai 68 n'a pas soufflé que des idées de liberté, de solidarité et de convivialité — toutes choses d'ailleurs fort anciennes — mais un plus d'anarchie et de je-m'en-foutisme censés produire des hommes nouveaux, libérés des contraintes sociales et morales du passé. Donc, heureux ! Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour constater qu'il n'en est rien et que, quelle que soit l'organisation de la société, la condition humaine demeure.

De cette « libération » les médias modernes... se veulent les défenseurs et les promoteurs, rôle qu'ils tiennent à merveille, au-delà de toute expression. Les esprits en sont quelque peu embrumés, mais tant mieux : trop de discernement ne pourrait que nuire... La revendication et la protestation courent les rues, chacun invoque les droits et se tait sur les devoirs, le principe d'autorité est subordonné à celui d'égalité et l'expérience n'est plus un critère.

Les anciens combattants, on finit par ne plus très bien savoir pourquoi, ont de tout temps été la cible préférée de ces esprits libertaires et pseudo-pacifistes, autrefois appelés « esprits forts », qui disent ne croire à rien et ne rien respecter, hommes ou faits, le passé ou le présent. Une attitude, un mode de vie en apparence séduisant mais dont la faiblesse et les limites apparaissent à la première bourrasque. Les années 40 nous l'ont montré...

De ce laxisme de la pensée et de la parole qui caractérisent la communication aujourd'hui nous donnerons un exemple emprunté au mensuel de la Fédération des Combattants P.G.-C.A.T.M.-T.O.E de Provence qui rapporte les propos d'une journaliste à l'occasion des cérémonies du 14 juillet 1989 :

« Seuls les familles des militaires, les amoureux des défilés et les nostalgiques d'on ne sait plus trop quelle guerre font le pied de grue. Le protocole tarde à se mettre en place.

« Le long des grilles de la Bourse, des anciens combattants sous le poids des années et des souvenirs arborent des rangées de médailles à faire pâlir n'importe quel maréchal soviétique de l'ère Brejnev.

« Tout est prêt pour la parade. (...) Un imperceptible flottement se fait sentir et les mâchoires des colonels et autres capitaines s'agitent nerveusement (...) »

Je vous fais grâce du reste qui est de la même eau, bref des propos qui se veulent spirituels, libres et libérés et qui ne sont en fait que le produit d'une tête jeune, légère et « féministe », une prose tout juste digne de la corbeille à papiers.

Devant les réactions indignées des associations d'A.C. le quotidien présentait peu après des excuses très anodines. La lettre du président départemental par contre constituait une mise au point bien venue dont nous voulons croire que la reporter en herbe aura su tirer profit.

La conclusion ? Elle sera celle de notre camarade : « A tous, je demande de ne jamais laisser sans réponse toute attaque contre nos idées, nos monuments, le souvenir de ceux qui ne sont plus ».

Une recommandation à suivre.

SOLIDARITE COMBATTANTE

Ce n'est pas nouveau et c'est même devenu une règle : les problèmes administratifs du « monde combattant » sont très longs à résoudre, et comme sœur Anne on ne voit que la route qui poudroie au soleil de l'indifférence et de l'injustice — la Dame à la faux continuant, elle, de moissonner...

Ainsi du problème des anciens d'Algérie. Ils étaient plusieurs milliers à la fin de l'été qui ont manifesté à Paris pour la reconnaissance de leurs droits — une reconnaissance d'abord et surtout morale de la Nation. Notre génération du feu se doit de soutenir les revendications légitimes de ces combattants dont beaucoup furent nos propres enfants. Pas de division, mais l'union pour gagner.

Suite page suivante.

RAPPORT CONSTANT

Cette pomme de discorde... constante entre les gouvernements et le monde combattant va faire l'objet d'une modification, qu'on espère définitive, à l'occasion de la discussion du projet de Finances pour 1990. C'est ainsi que l'indexation des pensions d'anciens combattants sera calculée non seulement sur le traitement brut indiciaire des agents de la Fonction publique, mais aussi sur les primes et indemnités. Attendons de voir... mais notons sur ce point très important les extrêmes réserves de l'UFAC qui voit dans le projet gouvernemental une « menace » — les textes du genre recèlent souvent en effet des surprises dans leur application (l'art du contournement en virtuose...)

De R. DANTIN (V.B) : C'est avec tristesse que j'ai appris par Le Lien la mort de Milo (Géhin), l'un des fondateurs de l'Auberge avec l'abbé BOUTET, le notaire E. RICHARD et moi-même, où se sont succédés DEMONGEOT le poète, GALTIE dit le Fada, COUDERC et son flegme, HAAB le boulanger qui avec les moyens du bord réussissait d'excellentes brioches et moi-même surnommé « Petit Pou » par Milo... Que de souvenirs.

« Milo travaillait à l'Arbeitsatz » qui n'avait rien à voir avec les lettres et les étiquettes. Celles-ci étaient fournies entre autres par BOUDSOCQ, MOURNAT le journaliste, RICHARD le notaire et moi-même. Ainsi, les membres de l'Auberge, dont Milo, pouvaient-ils satisfaire de nombreux camarades, DAUREL, DAVID, LAGUERRE, SAGET (et TERRAUBELLA!) et encore de nombreux anonymes de la baraque des disponibles (pour les kommandos). Dommage que certains en aient fait commerce...

Merci à l'ami DANTIN pour ces précisions qui rendent à chacun son dû. Sa mémoire est excellente et je me souviens assez bien de lui également. Bonne santé et qu'il écrive plus souvent!

SUR L'ARTICLE DE ROGER BRUGE (n° de septembre) :

— J'ai beaucoup aimé le papier de Bruge, il a mis au point bien des choses.

— Je vous remercie du numéro de septembre. J'ai avec intérêt l'article de fond de Roger Bruge.

— L'article de Bruge dans le dernier Lien est vraiment remarquable. Il est heureux qu'il y ait quelqu'un pour dire un peu la vérité.

— J'espère que cet historien sera écouté et que nombre d'idées recues sur la campagne 39-40 seront reconsidérées à la lumière de ses nombreux ouvrages.

— «... Dans le numéro de septembre, l'article de Bruge est particulièrement « musclé », selon l'expression à la mode. Beaucoup de réactions flatteuses, oralement, par téléphone, très peu par écrit » (...)

— « Merci de votre lettre du 6 octobre accompagnant une copie du Lien. J'ai lu avec plaisir l'article de mon ami Roger Bruge, qui a mis tout son cœur dans la réhabilitation du soldat de 40! J'essaie également, à mon petit échelon, de déchirer le voile qu'on impose à cette tranche de l'histoire de France, mais il faut se battre contre les médias qui « taillent » dans les articles qu'ils consentent à publier! Et nous devons continuer à être, non des « Anciens » Combattants, mais des combattants tout court!

(Lettre à Pierre Durand du Colonel J. Lhuillier, de Jarville, 54140).

— « Merci pour votre envoi. J'espère pouvoir utiliser l'article de Roger Bruge dans un livre à venir sur l'année 40 ».

(Lettre à J. T. de Jean-Pierre Azéma, de l'Institut d'Etudes Politiques, Paris).

PAROLES DU SECRETAIRE D'ETAT AUX A.C.V.G., M. MERIC :

« Au lendemain du désastre de 1940, la France n'était plus une, mais divisée en trois :

● la France libre, celle qui allait avec des effectifs croissants, porter avec honneur le drapeau tricolore sur tous les théâtres d'opérations extérieures avant de prendre sa part à la libération de la patrie;

● il y avait en France occupée (même si, jusqu'au 8 novembre 1942, put survivre la fiction d'une France dite libre), les résistants. De cette France où souffraient vos familles, tous les êtres qui vous sont chers, vous ne saviez presque rien, vous ne saviez pas qu'une résistance s'était levée dont le combat se terminait par la mort ou par la déportation, après la torture (...);

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V.B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

● mais il y avait une troisième France, la vôtre, la mienne, celle de tous ceux que la captivité, plus tard la déportation, allaient disperser sur le sol de l'Allemagne, provisoirement vainqueur, et sur le sol des pays qu'elle avait occupés.

S'il est bon de rappeler le courage de tous ces soldats de 39 et de 40, dont on n'a pas assez dit, peut-être volontairement, la dureté de leur combat, il est bon de rappeler aussi ce qu'ont vécu les prisonniers.

(Ici, M. Méric évoque les privations, les humiliations, la torture auxquelles furent soumis les P.G., qui plus est frustrés de n'avoir pu participer aux combats pour la libération de la patrie).

On eut aimé entendre cela depuis bien longtemps...

Congrès de la Fédération à Clermont-Ferrand

FISSE Henri, 33710 Bourg-sur-Gironde nous écrit une aimable lettre — c'est son habitude — dont voici un extrait :

« ...Je profite de l'occasion pour vous signaler que vos deux derniers «Lien» de septembre et d'octobre recueillent auprès des camarades avec lesquels je suis en relation un gros succès et leur rappellent de vieux souvenirs...

« Ces vieux souvenirs qui reviennent parfois la nuit lorsque, vu nos âges, le sommeil nous fuit. Mais nous, les survivants de 40, nous n'avons rien oublié. Même si, au fil des ans, le tanagra s'est brisé ».

« Mes sincères amitiés à Terraubella — « l'heureux Palois » —, à Perron et à vous tous, mes amis si dévoués, je vous dis merci. Continuez pour que continue à vivre notre Amicale « par Le Lien ».

Merci à toi, cher Henri, nous sommes très sensibles à tes compliments et à l'annonce de l'accueil fait à notre journal par les P.G. de notre amicale, ou d'autres, ainsi que cela nous est rapporté de diverses sources.

Une lettre de Belgique dont nous reproduisons volontiers un large extrait :

« Chers camarades. C'est grâce à l'intervention de Munier, du 369, que j'ai reçu deux exemplaires de votre journal « Le Lien ».

Disons tout de suite, et je m'en excuse, que je ne peux pas, faute de moyens, adhérer à votre Amicale. Ça en ferait une de plus avec le 369, la Fédération, l'Amicale locale, les Anciens sous-officiers, les Léopoldistes (Léopold III), etc., etc.

Un peu d'histoire : avant de passer dans les camps disciplinaires du 325, 369 et 317, j'ai aussi passé des années avec des P.G. français dépendant du X.A. Et je me demande si tout le monde est comme moi, c'est-à-dire oublié par exemple des noms de famille mais se rappelant encore les têtes et surtout les prénoms...

Voyons donc : 2° kdo - n° 95 (X.A) après avoir été viré du n° 31 (Beigenshilsen) où étaient les sous-off. de carrière belges. Au 95 par contre, Français et Belges : seul Flamand j'ai servi d'interprète à l'homme de confiance (...) C'est ce kdo qui m'intéresse le plus, nous étions très liés et j'espère que personne n'a oublié le 24 décembre 1940.

Au kdo 223, ville de Schleswig je travaillais avec un Lyonnais et un Breton (...)

Et voici ma question :

Puis-je, par l'intermédiaire de votre journal, entrer en contact avec des anciens des kommandos 95 et 223 ? Une lettre par-ci par-là ferait du bien aux uns et aux autres...

Merci à vous et merci à Munier. Toutes mes amitiés. Signé : P.-A. RONSMANS, Adolf Ruylstraat 19 B.5 - 8400 Ostende. Tél. 059 50 06 19.

Voilà des souvenirs d'hier que notre Lien a réveillés après bientôt un demi-siècle! Y a-t-il quelqu'un pour répondre à l'appel de cet ancien P.G. belge? Pensez à sa surprise si... Merci.

Post-scriptum d'une seconde lettre de l'ami Henri FISSE :

« Quand je pense qu'ici (à Bourg-sur-Gironde) on a décoré, le 11 novembre, de la Légion d'honneur (si galvaudée) un ancien de 14-18 âgé de 97 ans! Il aura donc fallu attendre « 80 ans » pour que ce vieillard la reçoive, les larmes aux yeux, soutenu par deux anciens d'Indo. De qui se fout-on? et quel jeu jouet-on avec nous ceux de 39-40? Qu'en pensez-vous? »

J'ai assisté à Pau à la même scène : un seul décoré tiré des archives! Il y en eut environ 70 pour toute la France, il en resteraient 3 000 qui... remplissent les conditions exigées. A ce rythme là... Je te renvoie, mon cher Henri, à la conclusion de mon billet sur le 11 Novembre paru dans Le Lien du même mois.

A un humoriste nantais : L'humour est un art difficile, ne le pratique pas qui veut. Ce journal n'a pas d'a-priori en la matière, celui de la qualité excepté... Ceci dit en toute amitié P. G.

Je vais arrêter là cette « revue de correspondance » — il dépend de vous qu'elle se poursuive pour rendre ce journal plus vivant. Je remercie tous mes correspondants et si d'aucuns s'estiment... oubliés, c'est que je n'ai pas eu leur lettre ou qu'elle n'entraîne pas dans le cadre de la publication. Qu'ils veuillent bien m'en excuser.

J. Terraubella.

1990

C'est le moment de penser à votre COTISATION annuelle !

NE TARDEZ PAS. MERCI

YAKOUTIE, terre inconnue

Me voilà donc de nouveau dans l'avion de Moscou. Un Tupolev 154. C'est la septième fois que je décolle pour l'U.R.S.S. et la deuxième pour la Sibérie, après le Baïkal le plus long itinéraire aussi. Il doit me conduire à Yakoustk, sur la Léna. De là on prévoit de remonter le fleuve jusqu'à Lensk et d'emprunter le Vitim, un affluent de la rive droite, sur une partie de son cours. Il paraît que nous serons parmi les premiers occidentaux à poser le pied dans cette région de la Sibérie Orientale, à deux pas de l'Extrême-Orient soviétique. Tout ce que je sais de Yakoustk, capitale de la Yakoutie, et de son environnement tient dans le creux de la main. On dit que c'est, entre autres, la terre diamantifère par excellence de l'immense pays. On y trouve aussi de l'or. Son sous-sol recèle des richesses encore inexploitées, en particulier des minerais et des pierres semi-précieuses à l'instar de l'Oural, par exemple, et de toutes ces terres encore inexploitées qui longent le cercle polaire. Le pays ne doit pas manquer davantage de bois, de forêts dans la boucle large et majestueuse que la Léna décrit au pied des monts de Verkojansk avant de déboucher dans la Mer des Laptev et l'Océan Glacial Arctique. Il n'est pas sans intérêt de se rappeler que le pôle du froid de notre hémisphère se situe là et que l'on apprend sans doute encore dans les écoles de France et de Navarre que la température y descend durant le long hiver à soixante-dix et même quatre-vingts degrés sous le zéro. Je rêve depuis de longues années, depuis ma studieuse enfance, amoureuse de la géographie physique, d'approcher ces points de rupture de la résistance du corps humain au froid...

L'entourage est sympathique. A l'escalade de Moscou, j'ai même l'agréable surprise de tomber sur de vieilles connaissances, quatre compagnons du voyage en Chine par la « Route de la soie », en 1987. Curieux comme moi de l'inédit, ils sont arrivés là par un autre avion pour

la même « aventure ». On s'étonne avec enthousiasme, on se congratule. Au comble du plaisir de se retrouver, je partagerai encore cette fois ma chambre avec Jules, célibataire endurci de la banlieue parisienne. On se tutoie naturellement. Rose aussi est à nouveau là, ex-députée et résistante, ainsi que le couple Léon-Germaine. Lui, l'ancien dentiste flanqué de sa sacoche de photographe dont il ne se sépare que pour dormir, elle intéressante bavarde en diable, aujourd'hui retraitée d'une profession para-médicale. Nous sommes bien ensemble, amis et tous les quatre largement septuagénaires...

L'hôtel de passage qui nous reçoit, alors que la nuit tombe avec le crachin le mieux venu après un mois de sécheresse, n'est autre que la « Maison du Touriste », dont les mille cinq cents lits sont gérés par les Syndicats. Vaste hall sans luxe, mais pavé de marbre et peuplé d'Allemands. Chambres très propres et bien équipées. Téléphone et téléviseur, baignoire et douche, commodités et sèche-linge, entre autres. Les restaurants y sont, eux, assez luxueux. On prend un bon repas d'accueil, tandis que sur un spacieux palier voisin de jeunes Soviétiques dansent avec une certaine frénésie dans des tenues légères. Signe des temps nouveaux.

Il ne sera pas besoin de se couvrir pour passer la première nuit et ce n'est pas le matin frais qui nous réveillera, Jules et moi, mais l'habitude déjà retrouvée de se tenir prêt au breakfast russe. Le programme de la demi-journée ne prévoit que le tour de ville traditionnel, presque une routine pour nous cinq qui connaissons déjà bien Moscou. On apprend pourtant toujours un peu de neuf sur cette ville immense. Tout dépend du guide. Hélène fait honneur au métier. Elle signale ainsi un immeuble que j'ignorais comme ayant abrité plusieurs hauts personnages du pays dans l'immédiat avant-guerre, dont le fameux général Toukathevski fusillé sur ordre

de Staline en 1938, pour trahison! Et une rue considérée et répertoriée comme la plus courte de la capitale. Je lui suis reconnaissant, en particulier, d'avoir guidé le car de telle façon que le Kremlin offrit à l'émerveillement son plus beau visage, au-delà du Quai Maurice Thorez et sur la droite de la splendide maison Pachkov. Pour moi c'est un des plus prestigieux panoramas du monde, surtout lorsque le soleil fait éclater les bulbes d'or des cathédrales de la Place qui porte leur nom. Léon dit même — et il s'y connaît, le bougre — que c'est une des merveilles du monde. Celles-ci seraient donc neuf, puisque les Américains de New York m'ont assuré un jour que leur Empire State Building était la huitième. Hélas le soleil ne viendra pas aujourd'hui enflammer l'or ni nos imaginations.

A 17 h 30, heure de Moscou, un Ilyouchine 62 nous enlève pour Yakoustk. Il doit y faire nuit depuis de longues heures et mes calculs y font sonner minuit. Au lever du soleil nous en serons bien proches. On parle beaucoup l'allemand autour de moi. Toujours assez bruyants ces voyageurs impénitents.

Le ciel est maintenant sans nuages et je peux voir de mon hublot le sol défilé à plusieurs kilomètres « sous mes pieds ». On devine des forêts et des îlots de « sable » qu'elles enserrant, qu'elles assiègent. Un long fleuve déroule ses méandres gris et semble indiquer sa route à l'oiseau de fer qui le survole. Je m'imagine qu'il descend de l'Oural que nous devons impérativement « traverser ». Il est possible que nous fassions escale à Omsk ou dans quelque autre ville qui se trouve sur le parcours. Personne ne nous a rien dit.

Apparemment — à 22 heures on peut même en être à peu près sûr — on fait le saut d'une seule traite de Moscou à Yakoustk. Et on assiste à un phénomène naturel et insolite à la fois. Tandis que de mon côté la nuit semble s'installer peu à peu, le ciel reste clair et lumineux sur l'autre flanc de l'appareil. On peut ainsi constater « sur le terrain », au fur et à mesure que l'on « monte » vers Yakoustk, qu'il est bien vrai que l'U.R.S.S., de par son extension longitudinale et

Les belles pages du Lien passé

Depuis sa création en 1945, notre Amicale s'est beaucoup transformée... Les rangs des premiers adhérents se sont considérablement éclaircis, le temps qui s'est écoulé depuis notre retour a abondamment moissonné...

Mais notre association a perduré et, grâce à ce journal et à la fraternité qui soude entre eux les anciens prisonniers de guerre, ses effectifs se sont renouvelés dans une large proportion. Les assemblées mensuelles et annuelles, les congrès et les pèlerinages ont favorisé des retrouvailles inattendues et entraîné souvent, du même coup, l'adhésion et le partage.

Par sa présence continue et par son intérêt affirmé, Le Lien a été l'instrument principal du maintien et de la cohésion de l'Amicale. Quarante cent cinquante huit numéros ont été publiés à ce jour ! Leur contenu est riche d'informations de tous ordres sur la captivité de guerre 39-45 et sur le mouvement qui lui a succédé. L'étude de sa collection n'aura aucun mal à retenir l'attention du lecteur le plus étranger au monde qui y est représenté, et nous ne doutons pas que l'avenir confirmera un jour ce sentiment.

Riche par sa matière même, ce journal l'est aussi par le talent qu'on y voit — en toute modestie... Le meilleur moyen de le montrer était de re-publier quelques-unes de ses plus belles pages. D'aucuns les reliront d'un œil neuf, les autres les découvriront avec surprise.

Avec PERRON nous avons pensé en premier, nul ne s'en étonnera, à Yves LE CANU, dont l'amitié était généreuse, la culture immense et l'art de conter sans égal. Ses textes, parus dans Le Lien il y a près ou plus d'un quart de siècle, sont d'une qualité exceptionnelle — vous en jugerez par le choix que nous avons retenu à votre intention. On gagne toujours à relire les bons auteurs, fut-ce dans les pages d'un journal.

J. T.

La nuit de Noël

Paulo entra en trombe dans la chambre où j'étais seul. « En voilà bien d'une autre, me hurla-t-il dans les oreilles. Je suis cocu ! — Avec la tête que tu as, lui fis-je en souriant, il y a longtemps que ça devrait être fait. — Tu veux que je te casse la figure ? me demanda-t-il aimablement. — Comment sais-tu que ta femme te trompe ? — J'ai reçu une lettre. — Des voisines qui t'ont avisé ? Ce n'est pas sérieux. — Pas du tout, c'est ma femme elle-même qui me l'écrit. Plutôt étonné, je lui demandai si ce n'était pas une blague de copains. Mais il m'assura que la lettre était bien de sa femme. Il me la tendit.

Je transcrivis textuellement cet effarant document (moins les fautes d'orthographe) : « Mon mari chéri, je quitte la maison. J'ai enfin trouvé l'homme de ma vie et je pars avec lui. C'est Sosthène. Tu le connais bien ; avec lui je serai heureuse. Toi aussi, je pense, tu seras content de savoir que je suis avec lui plutôt qu'avec un autre. Ça m'ennuie tout de même de te laisser, mais tu te feras une raison. J'ai donné les clefs à ton oncle pour qu'il s'occupe des animaux et des petits. Tu sais que tu prends facilement froid, couvre-toi bien ! Et puis surveille-toi, ne bois pas trop ! Il faut que tu reviennes en bon état ! Je t'embrasse. Ta petite femme, Aline ».

« La garce ! me dit Paulo quand j'eus terminé ma lecture. Tu te rends compte ? Me faire ça à moi ? Et avec Sosthène encore ! Il ne me vaut pas ! C'est le gars le plus moche du pays ! Elle aurait pu mieux choisir ! Mais ça, faut bien le reconnaître, elle n'a jamais eu de goût ! »

Il fut pris d'un accès de fureur. « Le salaud ! Je vais lui casser la gueule ! — Comment ? lui demandai-je. Il se calma. « C'est vrai ! dit-il, pas moyen de sortir d'ici ! Eh bien, je vais m'évader ! Comme ça je pourrai lui faire son affaire ! » C'était une obsession.

« Comme ça n'est pas près, lui dis-je, il faut te faire une raison ! — Tiens, me dit-il, c'est curieux, tu parles comme ma femme, elle aussi me donne ce conseil ; après tout, vous n'avez peut-être pas tort, je vais y réfléchir. Toi, tu es un pote, et elle, ben c'est ma femme ! (J'aurais pu lui faire remarquer que ce n'était plus très vrai). Après tout, Sosthène c'est pas un mauvais type. Autrefois, il m'avait prêté une broquette, je ne la lui ai jamais rendue. Dame ! il ne me l'a jamais réclamée ! Même que quand elle a été trop vieille, qu'elle était vermoulue, j'ai fait du feu avec. Il ne se rappela peut-être pas à qui il l'avait prêtée. Oui, c'est un brave gars, il vaut mieux que ce soit lui qu'elle ait choisi pour fiche le camp avec ! et au moins, ma femme, il ne l'abîmera pas, c'est un type très soigneux ! » Et pendant plusieurs jours, il remâcha son amertume sans pouvoir se consoler.

« Je suis comme Molière », disait-il. Je me demande où il avait trouvé ça.

« Tu comprends, me disait-il, ça fait bien dans le pays ! De quoi ai-je l'air ? Mais je m'en fous ! le premier qui me dit un mot de travers, je lui casse la figure ! » Décidément, il ne pensait qu'à ça !

Les copains riaient. « Des femmes, tu en trouveras d'autres, tant que tu en voudras ! » Il piquait des accès de colère. « C'est pas vrai ! Ma femme, vous ne la connaissez pas ! Des comme elle, il n'y en a pas beaucoup ! Je vous interdis de mal en parler ! » Les copains riaient de plus belle. Ils lui chantaient la célèbre chanson : « Tant qu'il y aura des coqs dans un village, il y aura des poules à surveiller ! »

Peut-être huit jours plus tard, il est arrivé l'air mauvais. « J'ai reçu une lettre de l'oncle ». Il me tendit une lettre où, d'une écriture grosse et tremblée, l'oncle lui mandait : « Mon neveu, tu es déjà au courant, puisque ta femme t'a écrit. C'est une trainée et une rouleur. Si, au lieu de n'en faire qu'à ta tête, tu avais

écouté tes anciens quand tu t'es marié, tu n'en serais pas là ! Tu n'as que ce que tu mérites. J'ai recueilli tes gosses. C'est de la famille et je n'abandonnerai jamais la famille. Ça va me coûter gros, mais on s'arrangera quand tu reviendras. Je ne te compterai que le juste prix. Jules est assez grand pour aller garder les vaches. Thérèse donnera un coup de main à la maison pour aider ta tante qui ne rajeunit pas et qui commence à avoir des douleurs. Quant à Adèle, on verra plus tard, elle est trop jeune pour être utile. J'ai fermé la maison. J'ai pris la vache, la chèvre, les poules et les lapins. Tout ça, ça mange, ça me coûtera. On comptera à ton retour. Tes champs, tu sais que j'ai assez de terres pour moi, et je n'ai pas trop de fumier pour les miens, mais je m'en occuperai tout de même pour qu'ils ne perdent pas de valeur ; peut-être les louerai-je. Enfin, je ferai pour le mieux ! Tu es mon neveu, tu sais bien que je ne t'écorcherai pas. Nous réglerons tous nos comptes plus tard. Ton oncle Emile ».

« Hein ? me dit Paulo furieux, mon oncle, il en a du toupet de traiter ma femme de trainée ! Tu sais ce qu'il a fait quand il était jeune ? — Non ! répondis-je, tu n'as qu'à le dire ! » Il me regarda, interloqué. « Ben, je n'en sais rien, mais ça n'a pas dû être quelque chose de propre ! Et puis, il n'est pas fou ! Tu as vu ? Il me demande de l'argent pour nourrir les gosses. Ça, encore, je ne dis rien ! Quoi que, l'ainé, il veut le mettre aux vaches, alors il gagnera sa nourriture ; quand est-ce qu'il passera le certificat d'études ? Jules qu'on l'a appelé, c'est le nom d'un grand conquérant qui a même laissé un proverbe. — Je sais, lui dis-je, c'est César, et le proverbe c'est : « Il faut rendre à Jules ce qui est à César ! » — Ça doit être ça. Et la fille, elle va lui rendre service ; Thérèse, c'est son nom, on l'a appelée comme ça à cause de celle qui a eu des visions, comme Jeanne d'Arc, à Lourdes. — Non, à Lourdes, c'est Bernadette, Thérèse c'est à Lisieux. — C'est ce que je te dis. Et puis, ça n'a pas d'importance, c'est toujours une qu'a eu des visions. Adèle — je ne sais plus pourquoi on l'a appelée comme ça... ah ! si, c'était le nom de la grand'mère de ma femme — elle est petite, elle ne mange pas lourd, elle ne coûte pas cher. Et puis, je connais l'oncle, il ne leur donnera à manger que des restes ».

Il se mit en colère : « Tu as vu, il veut que je lui paie l'entretien des bestiaux. Et le lait de la vache, il va le vendre, et les œufs des poules, et les petits que donneront les lapins ? Et les champs, il ne va tout de même pas me demander de l'argent pour les cultiver ! » Il serra les poings : « Je vais lui casser la figure ! et puis non ! c'est mon oncle, je ne peux pas faire ça ! Mais je vais lui écrire une lettre salée, tu vas voir ! — Ecoute, lui dis-je, calme toi ! tu vas attendre deux ou trois jours, et quand tu seras de sang-froid, tu lui répondras en pesant tes mots ».

Mais, entre temps, lui arriva une lettre encore plus extraordinaire : « Monsieur, vous savez certainement que votre femme a quitté la ville. Bon débarras ! Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! Il y a longtemps que c'était à prévoir. Par son infâme coquetterie, son allure provocante, cette femme attirait la réprobation de tout le monde. Cette dévergondée a débauché un homme estimable et l'a arraché à ses devoirs... »

Je vous fais grâce du reste. Il y en avait comme ça quatre pages. J'allai à la signature. « Qui est cette demoiselle Hermangarde ? » Il écumait. « C'est une vieille fille infecte et acariâtre qui habite sur la Grand'Place, elle n'a jamais pu blairer ma femme qui était trop jolie pour elle. Elle est trop contente de ce qui m'arrive. Elle se venge de sa laideur. Elle ne cherche qu'à jeter de l'huile sur le feu. Eh bien ! cette vieille taupe, cette grenouille, cette vipère, tu vas voir ce que je vais lui passer. Je lui réponds tout de suite à cette chipie. — Tu ne lui répondras rien, on ne répond pas à de pareilles lettres ! » J'ouvris le poêle et fourrai la lettre dedans. Il me regarda stupéfait : « Tu as de la veine d'être un pote, me dit-il, redevenu calme, sinon je t'aurais assommé ! » L'affaire en resta là.

Puis le temps passa, le printemps s'écoula, arriva l'été. Un soir, Frantz, qui avait fait une corvée en ville, revint surexité. « Que se passe-t-il ? — Si l'un de vous me passe sa part de pain, j'ai une nouvelle formidable à vous apprendre ». On était méfiant. « Raconte d'abord, on verra après. — Non ! passez d'abord le pain, je raconterai ensuite. — Bon ! alors, nous sommes sept contre toi dans la chambre, on va faire un tour de garde et, toutes les heures, un de nous te virera de ton lit. A toi de voir si tu veux dormir tranquille ». Il réfléchit un moment et sourit. « Après tout, dit-il d'un ton dégagé, dans ce cas, je ne vais rien vous cacher. On obtient tout de moi quand on me prend par les sentiments. Le Commandant est cocu ! »

Un formidable éclat de rire retentit. C'était Paulo qui se tordait. « J'ai un confrère ! bégayait-il en s'étranglant de joie, et quel confrère ! » Nous intervenîmes : « Ne fais pas attention à ce paumé, raconte ! »

J'avais aperçu la femme du Commandant dans d'assez curieuses circonstances. Un matin, une circulaire avait invité tous ceux qui souffraient de troubles oculaires à se faire inscrire pour subir un examen ophtalmologique en ville. Plusieurs camarades s'étaient présentés, les uns parce que leur vue avait réellement baissé, les autres pour se payer gratuitement une petite promenade. Comme le nombre était insuffisant, pour le compléter (il en fallait une soixantaine), le responsable avait fait ramasser au petit bonheur une partie de ceux qui portaient des lunettes et, par malchance, je me trouvais dans le tas. Par petits détachements de douze, encadrés par deux soldats, nous partîmes l'après-midi, traversâmes la ville et suivîmes un bon moment le canal de Kiel au bord de l'eau dans une liberté relative et par un temps magnifique, tout en bavardant avec nos gardiens, trop heureux de cette détente imprévue et qui n'étaient pas de mauvais bogres, tandis que l'homme de l'art nous examinait consciencieusement la vue l'un après l'autre. Avec tant de conscience d'ailleurs que quand, six mois après, je reçus les lunettes adéquates, je n'ai jamais pu m'en servir, et si je les ai gardées, c'est à titre de souvenir. Ce n'est que par la suite que j'ai appris que l'opération que nous croyions due à la générosité du grand Reich

avait été facturée à ce qu'on appelait à l'époque « l'Etat Français ».

Sur le chemin du retour, nous échangeâmes galement des propos insignifiants quand, à une croisée de rues, nous aperçûmes une espèce de grande haridelle, sèche et anguleuse, au profil ingrat, que nos gardes saluèrent respectueusement. Elle nous inspecta de haut en bas d'un air dégoûté et nous le lui rendîmes avec usure ; certains de nous ajoutèrent même à voix parfaitement audible quelques appréciations que la simple décence m'interdit de rapporter ici. Le lendemain, à l'appel, le Commandant vint en personne nous rappeler que, dans les rues, les prisonniers se devaient d'observer une attitude déférente envers les épouses des officiers supérieurs qu'ils pourraient rencontrer, ce qui nous fit largement sourire, car, à notre tour, nous aurions pu lui faire observer que la réciprocité était également vraie. Le camarade qui était à mon niveau et qui avait fait des corvées chez elle me dit : « C'est la femme du Commandant. — Ah ! le malheureux ! dis-je, sincèrement navré pour lui, il n'a vraiment pas de veine, car elle n'est ni belle ni intelligente ! »

J'appris, en musant à la Kommandantur, que le Commandant était pauvre et que toute la fortune appartenait à sa femme, fille de gros propriétaires terriens de Poméranie, ce qui expliquait tout.

Quand Frantz nous fit part de sa nouvelle, je fus donc sceptique. « Tu plaisantes ! Avec qui sa femme aurait-elle pu le tromper ? Il faudrait que ce soit un pauvre d'esprit totalement disgracié ! » Il haussa les épaules. « Si c'était sa femme qui le trompe, ce serait tout à fait naturel et normal ! Un mari, c'est fait pour être trompé ! Mais tu n'y es pas ! C'est sa maîtresse ! »

Tout le monde savait que le Commandant avait une maîtresse et, ma foi, avec une telle femme, il était tout à fait évident qu'il put avoir droit à quelques compensations. Cette maîtresse était une petite femme rondouillarde, bien en chair, d'aspect agréable, toute en sourire. Elle appartenait à la Croix-Rouge allemande et, à ce titre, était venue inspecter le camp (sans le Commandant qui, par discrétion, ne l'accompagnait pas, pour ne pas avoir l'air d'influencer son opinion). Et de fait, quand je pus subrepticement consulter son rapport à la Kommandantur avant qu'il parte pour Genève, je constatai que, selon cette brave femme, l'état sanitaire du camp était parfait et au-dessus de tout éloge (je ne l'aurais pas su sans ça ; ce que c'est de se fier à ses impressions personnelles !)

Par malheur, elle était entrée dans notre chambre au moment où nous déjeunions, nous avait souhaité bon appétit et avait ajouté : « Ça a l'air d'être bien bon ce que vous mangez ! » C'était infect. Je lui répondis d'un air dégagé : « Vous savez, quand on a faim, on trouve tout bon. Chez nous, en France, on n'oserait pas donner pareille nourriture aux cochons, on aurait trop peur qu'ils nous fassent l'affront de la refuser. Mais, ici, on est bien obligé de se contenter de ce qu'on nous donne ». Elle pinça les lèvres et prit un air offensé. « Nous sommes en guerre ! Savez-vous que nous autres, civils, nous mangeons bien plus mal que vous ? Si j'avais seulement ce que vous avez, je me considérerais comme comblée. — Diable ! lui répondis-je, je ne savais pas. Dans ce cas, excusez-moi ! Mais à voir votre taille replète et votre mine réjouie, je pensais — à tort, je le vois — que vos repas devaient être bien plus substantiels et de meilleure qualité que les nôtres ! » Elle me tourna le dos et, sans un mot, sortit vexée et furieuse. Les copains donnèrent libre cours à leur joie. « Qu'est-ce que tu lui as passé ! » Je pensais avoir à m'expliquer avec le Commandant, mais il ne se passa rien, de sorte que j'en conclus qu'elle n'avait pas soufflé mot de notre entretien. Elle me devint sympathique. Elle le fut encore plus quand je sus qu'elle trompait notre chef vénéré.

Le camp avait mis plusieurs prisonniers à la disposition de la Croix-Rouge locale. Comme la dame en question passait le plus clair de son temps à la ville, celle-ci lui envoyait deux jours par semaine l'un d'eux pour scier du bois, l'aider à faire son ménage et tous autres travaux (je ne peux pas mieux dire !). Le Commandant ne lui rendait jamais visite à ce moment-là. Pour des raisons évidentes, il ne tenait pas à se trouver en présence du prisonnier.

Mais se trompa-t-il de date ? Ou bien, préoccupé par une affaire dont je parlerai plus loin, oublia-t-il que le préposé était là ? Toujours est-il que, ce jour-là, il entra discrètement chez son amie sans faire de bruit, ouvrant la porte avec sa clef. Etonné de ne rencontrer personne, il parcourut tout l'appartement et finit par la salle de bain, où il découvrit, dans le plus simple appareil et dans une posture qui ne pouvait laisser aucun doute sur la nature de l'occupation à laquelle ils se livraient, sa maîtresse et le prisonnier qui ne l'avaient pas entendu venir. Fou de rage, il les sortit tous deux à coups de botte et, de retour au camp, fit coffrer le camarade dans la prison.

Puis, calmé et de sang-froid, il réfléchit. Ce n'était pas un sot. Il comprit parfaitement qu'il n'avait aucun intérêt à ébruiter l'affaire. Le scandale ne pouvait que retomber sur lui (sa femme, bien que paraissant tout ignorer, était certainement au courant, mais trouvait plus politique de se taire) et compromettre sa carrière. A ce moment, on l'avertit que l'incarcéré demandait la faveur d'une entretention particulier. Il le fit comparaître devant lui. Au cours de ses séjours chez la dame, notre camarade avait appris par hasard que le Commandant avait été mêlé à une vilaine affaire qui ne pouvait que lui faire du tort si elle venait aux oreilles des dirigeants du parti local et dont il s'était difficilement dépêtré. Il proposa donc au prisonnier d'étouffer l'affaire en l'envoyant dans un kommando éloigné et peu rigoureux et, là-dessus, deux heures plus tard, le camarade était déjà en route pour rejoindre sa nouvelle base, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Peu de gens étaient au courant de l'histoire. Quant à nous, nous avions tout de suite saisi qu'il valait mieux garder pour nous ce que nous savions, quitte à en faire une monnaie d'échange en cas de coup dur. Et tout se tassa pour le mieux.

Mais Paulo avait pris la désastreuse habitude d'appeler le Commandant «mon cher confrère» et cela faillit lui jouer un très mauvais tour. Peu de temps après, le Commandant, désirant changer de place les meubles de son appartement (il avait la manie de la bougeotte), fit appel à une corvée. Et Paulo, qui était fort et robuste, fut chargé de la diriger. Le chef lui expliqua en peu de mots ce qu'il voulait et ajouta sèchement : «Vous avez compris? — Oui, mon cher confrère», dit Paulo, la bouche en cœur. Hélas! c'était trop tard, c'était parti mon kiki, pas moyen de se reprendre. Le Commandant n'en crut pas ses oreilles. «Vous dites?», lui demanda-t-il. Paulo se rattrapa aux branches et, sans le vouloir, eut un coup de pot. «J'ai dit : oui mon Colonel». Le Commandant sourit : «Pas encore, mon ami, je ne suis encore que Major, mais quant à être Oberst, cela ne saurait manquer!» Il se pencha vers Paulo et lui susurra confidentiellement dans l'oreille : «Je viens de recevoir la bonne nouvelle : ma nomination a été signée à Berlin, elle ne saurait tarder à me parvenir. Tenez, mon ami, ajouta-t-il en sortant un mark de sa poche, vous êtes le premier à m'avoir appelé de mon nouveau grade, en partant d'ici, vous irez boire à ma santé!»

Dans son ravissement, il n'oubliait que deux choses : qu'il était formellement interdit de donner de l'argent civil à un prisonnier et que celui-ci ne pouvait entrer dans un bistro. Mais Paulo ne lui fit aucune remarque et empocha froidement la monnaie, persuadé de pouvoir en faire bon usage.

Le Commandant était un descendant des Huguenots qui avaient émigré en Prusse sous Louis XIV pour échapper aux persécutions et, dans sa famille, on avait conservé l'habitude de parler français de père en fils. Quelques jours plus tard, il recevait sa nomination et, par suite, disparut de notre horizon.

De nouveau, le temps passa, l'automne s'acheva et arriva la veille de Noël. Le nouveau Commandant du camp n'avait pu nous refuser l'autorisation de célébrer dignement cette fête par une petite manifestation artistique. Depuis plusieurs semaines, nous ne pensions qu'à ça. J'étais dans une grande salle, qu'on avait mise sans enthousiasme excessif à notre disposition, en train de confectionner une estrade, muni d'un marteau ébréché et d'une poignée de clous quelque peu tordus, quand je vis arriver Paulo complètement éteint et anéanti, les épaules tombantes et la démarche incertaine. «Alors, qu'il répétait, ben alors, c'est pas croyable! Qu'est-ce qu'il m'arrive!» Il me tendit une lettre.

J'étais pressé, mais je compris que je ne pourrais certainement pas m'en débarrasser. Je sautai de l'estrade sur le sol et pris la lettre :

« Mon petit homme chéri. Les vacances sont terminées, que veux-tu? Il faut bien une fin à tout! Je suis de retour à la maison. Si tu l'avais vue, elle était pleine de poussière et de toiles d'araignées, quelle saleté! Depuis huit jours, je ne fais que frotter, laver, balayer, épousseter. Mais tu me connais! Maintenant, ça va mieux. J'ai repris les enfants, sauf Jules que ton oncle a placé comme berger. A propos, je suis allé trouver son patron, il a remis l'argent du louage à l'oncle et celui-ci n'a pas voulu me le donner sous prétexte que les gosses lui ont coûté cher à nourrir. Il faut que tu lui écrives que l'argent est à moi. Et aussi, il m'a rendu la bique et les volailles, mais pas la vache, il ne veut pas, il prétend qu'il la gardera jusqu'à ce qu'il soit remboursé. Mais tout ça, c'est des menées. Même les champs, il prétend que tu lui dois quelque chose pour les avoir maintenus en culture. Ecris-lui pour lui dire son fait! Que je te dise aussi, le Maire, je lui ai rendu visite pour qu'il me rétablisse l'allocation militaire. Sais-tu que ce vieux grigou m'avait rayé de la liste des bénéficiaires? Qu'est-ce que je lui ai passé! Il a tout de même consenti à me rétablir dans mes droits, mais il ne veut me payer qu'à partir de mon retour. Enfin, tant pis, je n'étais pas là, les absents ont toujours tort, laissons courir! Au fait, tu sais que nous avons maintenant quatre enfants. Notre dernier fils, il est mignon tout plein, il sourit déjà, si tu pouvais le voir, je sens que tu vas l'adorer. Reviens-nous vite, je me languis de toi! Je t'embrasse mille et mille fois, mon mari bien-aimé. Ta femme pour la vie, Aline ».

Un peu éberlué tout de même, je regardai Paulo. Il était béat. Ah! elle le connaissait bien, son homme! C'était le plus beau cadeau de Noël quelle pouvait lui faire! Je lui rendis la lettre. Il la relut.

« Ah! oui, me dit-il, c'est une brave femme! Tu vois, elle n'a pensé qu'à une chose en rentrant, à nettoyer la piaule! C'est une femme très propre! Et elle a repris les gosses. Quant à l'oncle — il serra les poings, l'air mauvais — quel saligaud! je vais lui régler son compte à celui-là! » Il s'interrompit, accablé. Le quatrième enfant le chiffonnait un peu. C'était dur à digérer, ça ne passait pas tout seul! Bien sûr, le coup était classique, le gigolo avait fait un gosse à la femme, mais, sans doute lassé, l'avait plaquée.

« Encore heureux, lui fis-je remarquer, d'un ton sarcastique, qu'elle n'ait pas suivi un homme de couleur, tu aurais eu un négro dans ta descendance. » Il me jeta un regard sanglant. « Il n'aurait plus manqué que ça! c'aurait pas été de chance! Mais tout de même!... — Allons, lui dis-je, tu l'aimes, ta femme, alors c'est le fils de ta femme, pourquoi ne serait-il pas le tien? » Il m'a regardé rêveur. « Mais c'est vrai ce que tu dis,

sais-tu que tu n'es pas la moitié d'une bête! » et il répéta : « C'est le fils de ma femme, mais alors, bien sûr, il peut être mon fils, mais oui, c'est mon fils! » Force incommensurable de la fausse logique, il était tout prêt à l'adopter et à l'aimer comme l'un des siens. Et puis, plus tard, pour lui comme pour les autres, il y aurait toujours du travail à la ferme. C'était le plus beau cadeau de Noël qu'il pouvait lui faire!

« Est-ce qu'on rentrera bientôt chez nous? me demanda-t-il. — Certainement un jour, tu n'as pas entendu parler de la retraite du prisonnier? » Il me regarda, effaré. « Eh bien! quand nous aurons l'âge de la retraite, on nous renverra chez nous planter nos choux! — Alors, me dit-il, complètement abruti, pour moi, ce n'est pas près! »

Il se reprit. « C'est pas tout ça, il faut que je lui réponde à ma femme, elle pourrait s'inquiéter de ne pas recevoir de nouvelles de moi. — Eh bien! va lui répondre et laisse-moi finir mon boulot! — Non! me dit-il, j'aimerais mieux que ce soit toi qui sais bien tourner les phrases. — D'accord, activons. Qu'est-ce que je lui mets : Ma chère Aline?... »

Il haussa les épaules et me regarda d'un air dédaigneux. « On voit bien que tu n'as jamais été marié, tu ne sais pas parler aux femmes! Ecris : Ma femme chérie, non! ma petite femme adorée (croyez-moi si vous le voulez, mais je vous assure que je n'ai même pas souri!) — Je continue : Je reçois à l'instant ta lettre... — Non! ce n'est pas assez tendre, elle pourrait croire que je suis fâché et que je lui en veux, il faut... — Eh bien! lui dis-je impatienté, va la faire toi-même ta lettre, puisque tu sais ce que tu veux lui écrire, tu la feras mieux que moi, car tu la feras avec ton cœur!... Allez! fous-moi le camp! je suis déjà assez en retard comme ça, laisse-moi terminer mon estrade! »

Il se décida à regret à partir et je repris en main mon marteau et mes clous biscornus.

En la nuit de Noël, dans le ciel, Dieu le Père ouvrait tout grands les bras à tous les hommes de bonne volonté. Les étoiles poursuivaient leur immuable ronde, sans celle qui là-bas, aux confins de la terre, guidait les Rois vers la pauvre étable où les attendait le Fils de l'Homme. Et bien loin aussi de son village, au-delà de la frontière, dans une humble baraque, il y avait un prisonnier qui rêvait... qui rêvait à sa femme retrouvée et aux années de bonheur qu'ils avaient devant eux.

Yves LECANU.

X A, B, C.

Rendsburg et Aulnay, 1941-42.

Témoignages 1939 (suite)

A l'occasion de ce numéro, j'ai reçu de notre ami le Docteur Henri GUINCHARD quelques «bonnes feuilles» d'un livre INEDIT de souvenirs sur les événements de 1939.

J'en ai détaché ce premier court extrait pour Le Lien.

LE DÉPART

Ayant attendu que le train se mette en marche, j'ai sauté au dernier moment dans le compartiment le plus proche. De la vitre baissée je vois sur le quai une main qui s'agite, de plus en plus loin, parmi les nombreuses autres. Ça y est, on y va. Ambiance morne. Il restait, plein la gare, des femmes qui pleuraient. Et maintenant, dans le wagon, rien que des hommes graves et silencieux.

Quelle différence avec août 1914. Agé de dix ans, j'allais alors voir passer, à quelques kilomètres, dans une petite gare de mon Jura natal, les convois de réservistes. L'enthousiasme de ceux qui partaient, et aussi de la foule venant les acclamer, est une des choses qui ont le plus marqué mon enfance. On criait : «A Berlin». Aucun des voyageurs ne devait y aller. Une grande partie d'entre eux allait rester en cours de route, enfouis dans la terre de France, sans la dépasser. Et j'étais loin de me douter que le sort me réservait d'y aller un jour, et d'y vivre six bonnes années de mon existence.

Chevillés au cœur de tous, il y avait l'Alsace-Lorraine que l'on voulait délivrer, et l'humiliation de 1870 qu'il fallait effacer. C'était une guerre française, une sorte de guerre sainte. Cette fois-ci, tous avaient plus ou moins senti, certains même compris, que sous la forme classique de respect des alliances, il s'agissait au fond de tout autre chose, d'une grande querelle idéologique. Il y avait deux fauteurs de troubles. L'un en Europe, l'Allemagne de Hitler. L'autre aux confins de l'Asie, la Russie des Soviets, qui semait la subversion à l'échelle mondiale. Le danger le plus réel était certainement le Communisme. Or on allait s'attaquer aux Allemands au bénéfice des Russes. Sur le plan diplomatique Staline avait mieux joué que Hitler. Et, pour la suite, je le savais de taille à manipuler les hommes politiques occidentaux comme des marionnettes. Souvent en effet le soir, en 1935 et 1936, à Marrakech, sur les terrasses de la Médina, j'avais parlé longuement avec l'un des officiers du Bataillon Georgien du 4^e Etranger, le Capitaine Comte Chalikachvili. Il m'avait beaucoup appris. Son père était le propriétaire d'une ferme très voisine de son château exploitée par les parents de Staline. Les enfants, d'âge voisin, avaient passé leur jeunesse ensemble.

Chali, comme tous l'appelaient, c'était une belle figure d'officier, et un beau tempérament de chef. Et pourtant il lui arriva de m'avouer qu'au cours de leurs jeux avec les enfants voisins, lui-même, avec son prestige de fils du seigneur, les dirigeait constamment au début, mais pas longtemps. Au bout d'un court instant la formidable personnalité du jeune Staline finissait toujours par dominer la sienne, et alors c'est lui qui obéissait.

« Chali » avait vécu les atrocités de la Révolution au Caucase. Il en restait marqué, et me disait : « Vous croyez savoir ce que c'est que le communisme, eh bien, en réalité, vous n'en avez aucune idée. C'est d'une cruauté que l'on ne peut imaginer, et qu'aucune langue ne peut exprimer. Si un jour la possibilité m'est donnée

de me battre contre lui je ne la laisserai sûrement pas échapper ». Je crois encore l'entendre. Il tint parole. Dès le début de la guerre d'Espagne, il sollicita sa mise en congé, et partit s'engager dans la «Bandera». Il s'y fit tuer très tôt, au cours de l'un des combats de la conquête du sud de l'Espagne par Franco.

Pour nous qui roulions vers Thionville, il s'agissait de sauver la Démocratie. Avec tout ce que, sous ses apparences trompeuses de liberté elle recèle de main-mises occultes sur notre destin. Nous n'étions pas comme Chali animés par un idéal, bien qu'officiellement la démocratie passe pour en être un. Je sais qu'aucun système politique n'est parfait, mais j'ai aussi appris qu'au cours des siècles les Républiques ont présidé au déclin d'un peu toutes les civilisations. A la réflexion, et à la lumière de l'expérience, on n'en discerne que trop les immuables raisons, qui tiennent avant tout au facteur de déliquescence intrinsèque à ce mode de gouvernement.

Comme sans doute mes compagnons de route, je me demandais si la sauvegarde de ce genre d'institution valait bien le risque de se faire tuer la peau, et de s'en aller finir prématurément, quelque part enfoui dans la marne gluante du Nord-Est, avec, ou peut-être même sans, une gentille petite croix de bois au-dessus de la tête.

Était-ce d'ailleurs réellement utile? Souvent un peuple décadent gagne à être la proie de ses voisins. Nul ne conteste que la conquête romaine ait été bénéfique à la Gaule. Plus tard, les transfusions successives de sang et de principes germaniques ont chaque fois fini par ramener un peu d'ordre dans notre vieux pays à tendances libertaires. Et la dernière, l'invasion franque, nous a dotés d'un système monarchique qui fut pendant une dizaine de siècles un facteur de stabilité, de continuité, et d'unité, qui a forgé notre France. Laquelle a finalement tout digéré. Que retrouve-t-on actuellement chez nous de ces envahisseurs de races si voisines de la nôtre.

Quoi qu'il en pût penser (car contrairement à une opinion très répandue cela lui arrive), un militaire de carrière n'a pas le choix. L'obéissance à ses chefs, qui obéissent au gouvernement, est sa règle. Il ne me restait donc qu'à me persuader que, tout compte fait, il valait peut-être mieux finir en pleine jeunesse, plutôt que, décharné, cacochyme et lassé de tout, mourir sur le tard, comme tout le monde dans la moiteur agonique d'un bon lit. Heureusement, en telle occurrence, le goût de l'aventure compense en partie la crainte du risque.

Je songeais aussi que, au même moment, roulaient à notre rencontre en sens inverse, dans le but de nous tuer, les Allemands, dont à mes yeux la plus importante particularité était seulement d'être nés de l'autre côté du Rhin. Etudiant, j'avais plusieurs fois passé des vacances dans la Ruhr, pendant son occupation, et en avais conservé le souvenir de villes propres, avec des façades de maisons bien entretenues, derrière lesquelles des petites filles blondes, réservées et tristes, nous observaient discrètement.

Les hommes je les connaissais bien, et avais de l'estime pour leurs vertus militaires. L'esprit de la Légion, n'est-ce pas un soldat allemand commandé par un officier français?

« Cette bande de salauds, ils ont bien fini par nous y envoyer ». Perdu dans mes spéculations plus ou moins mélancoliques je n'avais jusqu'ici prêté aucune attention au 2^e classe qui me faisait vis-à-vis. Sans

pouvoir, vu mon grade, enchaîner avec autant de sincérité que lui sur ce mode désabusé, sa très pertinente analyse de l'état d'esprit de nos dirigeants m'incita cependant à faire un brin de causette. Taciturnes jusque-là, les autres occupants du compartiment, hommes de troupe ou sous-officiers, toutes classes sociales pour une fois bien d'accord, s'exprimèrent sur le même diapason. En concluant qu'il fallait à nos hommes politiques un fier toupet pour nous expédier ainsi à faire une guerre stupide sans même l'avoir préparée.

Et l'acrimonie allait bon train, c'est le cas de le dire, quand le convoi, qui se traînait à très petite vitesse, finit par pénétrer sous le hall de la gare de Thionville.

H. G.

3 SEPTEMBRE 1939 AUX PYRÉNÉES

Il me souvient... L'été cette année-là avait été brûlant et les récoltes étaient rentrées dans les greniers des fermes quand survinrent les premiers roulements de l'orage. Le ciel était d'un calme olympien et c'est en vain que par-dessus les cimes bleutées on eût cherché le minuscule point noir précurseur qui, grossissant à vue d'œil et porté par le vent, déverserait des torrents de pluie sur le sol desséché des chemins et l'asphalte des routes.

Cet «orage» invisible, c'est du «poste», comme on disait alors, qu'il venait! Depuis quelques jours déjà on y entendait un brailard pousser sa voix rocailleuse et incompréhensible du fin fond de villes mystérieuses, BERLIN, MUNICH, NUREMBERG. De cet hystérique personnage, j'avais pu voir, une fois ou l'autre, la moustache dans «La Petite Gironde» ou «La Dépêche du Midi», portrait figé et sans vie dont j'étais loin d'imaginer ce qu'il ferait bientôt de moi! Bienheureuse inconscience...

De la guerre on ne savait dans mon village que le monument et son poilu, dressé près de l'église, et les drapeaux du 11 Novembre. C'était peu assurément, mais la mémoire collective des populations pyrénéennes n'est pas chargée à l'égal de celle des Alsaciens et des Lorrains, des Belges, ou même des Parisiens dont les livres d'école nous avaient enseigné tout le malheur : 1870-71, 1914-1918...

En dépit de l'histoire pourtant, l'inquiétude se répandait comme une traînée de poudre, passant par-dessus les haies et les barrières, franchissant le seuil des maisons les plus reculées, assiégeant l'esprit et le cœur, ne laissant que l'angoisse.

Aussi, quand sur la route apparurent deux gendarmes à vélo, personne ne se fit plus d'illusion : le sort était jeté! Les affichettes blanches aux drapeaux entrecroisés de la mobilisation générale aux portes de la mairie, l'envolée incongrue à cette heure des cloches ensommeillées furent comme une «délivrance» : plus d'interrogation, plus d'espoir, c'était la guerre! «L'autre n'était pourtant pas si loin», dit quelqu'un près de moi.

J'avais 20 ans! Deux mois plus tard je fus appelé sous les drapeaux et, bien avant le 10 mai 1940, «fin prêt», j'étais avec mes aînés face aux blindés du maboul dont on se moquait si gauloisement dans mon village. On riait alors à l'écouter, mais on avait peur aussi... Quelques-uns, braves ou inconscients, parlaient de lui foutre une rouste, mais c'est nous qui l'eûmes très vite.

Vingt ans et partir pour la guerre! non, je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie.

J. Terraubella.

A SUIVRE.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE VIII

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

Pris dans la tourmente d'une crise internationale très aiguë, les jeunes recrues de la classe 38 sont parquées dans un immense camp jusqu'à la sixième semaine de leur incorporation.

Ensuite, ces jeunes gens doivent reprendre les activités normales de formation militaire.

Mais les événements et le contact avec les réservistes leur ont donné une mentalité très différente des « bleus » habituels. Leurs chefs et leurs « anciens » ne vont pas tarder à s'en rendre compte.

Le lendemain des exercices de tir, fallait s'y attendre, c'est la revue d'armes.

Encore un truc de vicieux. On les prévient :

— « Si ce n'est pas propre, quatre jours de cabane ! »

Trois heures ils astiquent et réastiquent les pièces démontées de leurs flingues. Faut pas qu'il reste la moindre trace d'huile, de graisse, d'empreinte quelconque. Faut pouvoir se mirer dans les lignes hélicoïdales du canon. Se peigner dans les reflets de la boîte de culasse. Se raser avec le sabre-baïonnette.

Le juteux qui se pointe pour l'inspection a mis des gants blancs. C'est pas pour une demande en mariage. Où ça va se nicher la perversion ! Il triture tout ça dédaigneusement ; se permettant même des bobards légers comme des camions de cinq tonnes. Les biffins, qui l'ont à zéro, sourient comme des béotiens, pour lui faire plaisir. Quelle piteuse école que celle de l'hypocrisie.

Dès qu'il est parti, le cabot les oblige à graisser de nouveau leurs armes. C'était bien la peine ! Pas trop quand même, une noix pour 20 hommes. Y'a pas de quoi faire une friture.

Pour se changer les idées, les tourlourous décident d'aller à la fête du pays qui a lieu cette semaine-là.

Comme on craint les dérouillades avec les autochtones qui ne portent pas les griffettes dans leur cœur, on consigne le quartier jusqu'à 13 heures. Mais, dès que le délai est arrivé, ça fonce.

— « Polope ! », braille le chef de poste qui l'a à la caca d'être entaillé un si beau jour. Mais il n'y a rien à dire, ils sont ridères de ridères avec leur tenue kaki qu'ils étrennent pour la première fois à l'extérieur, le berlingue sur la coloquinte, la ceinture réglé, plus la tonte des tifs à demi zéro. Trognons les cadors. Sûr qu'ils vont toutes les quimper les nanas aux douilles blonds filasse, comme dit Amboire.

La fête ! Faut vraiment avoir une âme de pioupiou pour se poêler dans un brindezingue pareil. Surtout quand on a connu la Foire du Trône, Ménilmuche ou celle aux pains d'épice. Les manèges qui sont là doivent sortir du limonaire. En délàbre ils sont. Des chevaux de bois craquelés et simplement profilés. De la frime pour bigleux imaginatifs. Du tape-cul anémiqué. Pourtant, ils montent là-dedans, les truffions, heureux comme de grands mômes qu'ils sont.

Dans le fond, l'armée, c'est le dernier endroit où l'on se fait des copains d'enfance, pas vrai ?

Ils hurlent le refrain des chevaux de bois lancé par Ray Ventura et Félix Paquet : « Ah ! viens, viens ma Nénette, faire un p'tit tour sur les chevaux d'bois ! » Ils lancent des serpentins, des confettis, des boules de papier multicolores, ils lutinent des filles pas farouches et font un pétard comme vingt-cinq mille.

Soudain, tout s'arrête. La zizique, les tirs, la roue de la loterie, les postiches des deux confiseurs. Les gars, perplexes, regardent le spectacle. Ce sont les conscrits alsaciens qui défilent. Ceux qui vont être embringués le deux novembre.

On ne peut pas dire que ça les fasse rigoler. On lit, sur leurs visages, la déception du jeune marié qui vient d'apprendre que son beau-père est ruiné. Ou celle d'un ordonnateur des pompes funèbres qui dirige son enterrement vers la fosse commune. Tout de blanc vêtus, ils sont, avec, sur le nombril, un petit tablier immaculé brodé de fleurs et de dentelles. Un foulard rouge autour du cou. Celui qui marche en tête de ce cortège solennel brandit une énorme gerbe au bout d'une hampe. Il la manipule comme un tambour-major son bâton. Derrière lui, marche un conscrit qui arbore un immense drapeau tricolore sur lequel on lit : « Vive la classe 1938. Commune de Soufflenheim ».

Tous les autres bons pour le service suivent aussi dignement. Et puis, tout à coup, le rythme change. Ils se mettent à danser, à sauter, à faire des pirouettes. Ils embrassent les filles, les pépés, les mémés tandis que, derrière, arrive la « clique ». Cinq vioquards de quarante berges, rigides comme des porte-manteaux, qui balancent dans les esgourdes de la foultitude la marche des sonneurs de cor de chasse biturés. Imperturbables, barbus, moustachus, velus, ridés comme des sociétaires de la Comédie Française. Grosse caisse, tuba, cornet à pistons. « Boum ! Boum ! Ploum, pan, pan ! Ploum, pan, pan ! »

Enfin surviennent tous les notables de la bourgade, endimanchés, qui gesticulent, en parlant d'autre chose.

Ils sont médusés nos jeunots. Ils ne pensaient pas que l'on pouvait prendre la conscription au sérieux à ce point-là. Comment voulez-vous lever une pépée après ça ? C'est tintin ! Ils s'en aperçoivent au bal. Elles sont toutes dans les bras des sauteurs.

— « On est marron pour les Blanche Neige du tagadatoïn-tsoïn ! », grogne Régu qui les regarde virevolter froids comme des fers à repasser au congélateur.

Lorsque la danse se termine, ils donnent le bras à leur cavalière et tournent en rond dans la salle, sans se dire un mot, sérieux comme des papes qu'auraient perdu la bulle. En passant devant les musiciens, les mêmes qui défilait tout à l'heure, ils laissent tomber une pièce de vingt-cinq centimes dans l'assiette que ces derniers ont placée devant eux. Et ça rebiffe.

Complètement éccœurés, nos mignards rentrent au casernement.

Le lendemain, sans doute pour leur changer les idées et les endurcir, l'encadrement local décide une opération pédestre baptisée : « La marche sur le Rhin ».

Avec les détours, les erreurs des éclaireurs et les gourances des sous-off., cela représente environ 15 km à se taper dans chaque sens, sur les rotules. Pas une promenade de minidette en talons aiguille. Pas en survêtement de sport comme les jogginneurs des temps futurs. Non, là ils font dans le sérieux, avec sac au dos, arme à la bretelle et casque sur le cassis. Tout de même, on prend des précautions. Un fourgon à canas-sons, chargé de récupérer les faiblards, est prévu. Egalement un infirmier pour le cas où...

Pendant que le juteux, qui n'a que son sabre et son flingue à trimballer, examine les hommes un par un pour voir s'ils n'ont pas truqué le barda, les bidets piaffent. Les bidasses également qui ne se gorent pas de ce qui les attend. Voilà le deux ficelles en tenue de campagne, lui aussi. Décidément, ça ne rigole pas. Il est affable, expliquant à ses hommes que ce n'est pas une marche d'endurance qu'ils vont faire, mais une partie de camping. Le mot est nouveau, il plaît, cela évoque les récents congés payés, pas encore les aoûtiers dégueulbiques.

Et puis voilà le fanion de la compagnie. On peut partir. Au bout de deux kilomètres, Antoine il a mal aux harpions que c'est pas croyable. Drôlet que ça lui attise les pinceaux. Il claudique quasi Quasimodo devant la Esméralda. A la première pause il enlève les croquenots, fait péter les fumantes pour constater qu'il a, au talon, une ampoule qui, à elle seule, suffirait pour éclairer un spectacle de son et lumière. Un œuf de Pâques, maous. Du genre de ceux qu'on offre à sa tante à héritage qui ne supporte pas le chocolat. Courageusement, il le perce. Avec ses ongles. Le liquide coule. Il crache sur la peau et remet les tatanes. Après, ça va mieux. Heureusement, trois heures elle dure leur cavale. Sans seulement oser beugler leurs charmants refrains habituels. Ceux qu'ils dégoisent en allant à l'exercice tous les matins :

Ah ! dit la sœur du couvent

Baise-moi, moine ! Baise-moi, moine !

Ah ! dit la sœur du couvent

Baise-moi, moine et gueule pas tant...

Du gentillet, de l'intellectuel profond ; mais, dame ! on n'est pas chez les vieilles filles patronnesses.

Enfin ! Ils arrivent à un petit bois bordé d'un grand pré.

Au-delà des taillis, on entend des bruits de moteurs : teuf ! teuf ! teuf ! Ils font halte. Vingt minutes au moins. Jusqu'au moment où le lieutenant arrive... en vélo.

— « Ah ! Le fumier ! » qu'il râle, Amboire.

— « Encore un qu'est plus fort pour baratiner que pour montrer l'exemple ! »

— « Ben, dis, t'es rêveur ou quoi ? » qu'il lui sert, Antoine.

— « Tu me fais penser à ces gnières qui ne se sentent jamais concernés. Qui s'imaginent toujours qu'ils vont passer à travers l'entourloupe des jaspineurs patentés, que les autres prendront les risques à leur place. Tiens ! Mes claouis ! »

— « Parle pas des absents ».

Ils arrêtent la bagoulette. De toute façon, ils ont autre chose à maquiller. L'officier leur fait ôter leur harnachement, y compris la baïonnette. Les sacs à terre. Les fusils en faisceaux. Tout cela est confié à la garde des caporaux. Puis il entraîne la compagnie derrière lui, à travers le bois boueux dans lequel ils pataugent jusqu'aux chevilles. Et les voilà qui débouchent sur le Rhin !

Les deuxième pompes comment qu'ils écarquillent les mirettes tandis que le « Lieubitte » leur étale son savoir : « Longueur : 1998 kilomètres, dont quatre cents en France où il sert de frontière, durant toute cette partie de son cours, entre nous et l'Allemagne. Il est Français. Ses ponts sont français. Son cours international ».

Antoine et ses copains admirent. Ce qui les fascine, c'est l'autre rive. Là-bas, tout proche, c'est l'ennemi. Le futur adversaire. La fameuse ligne Siegfried qu'on est en train d'y construire. Ils distinguent de nombreuses silhouettes qui s'affairent, mais ne peuvent pas voir ce qui s'y manigance, car les schleus ont pris la précaution d'installer de hauts paravents de planches et des sacs de sable entre les ouvrages qu'ils construisent et le fleuve.

Ce qui les surprend aussi, nos loupiots, c'est le nombre de blockhaus déjà terminés. Au moins cinq fois plus que nous. Le Lieutenant leur affirme que c'est du bluff, mais ils n'en sont pas tellement convaincus.

Finalement, ils se retirent tandis qu'une grosse péniche remonte lentement le courant. Elle arbore un drapeau rouge à croix gammée.

Petit casse-dalle en échangeant des propos à faire rougir une tapineuse sexagénaire. Et puis, tout redevient sérieux. Ils s'équipent, les bidasses. Tout le harnachement. Le casque sur la caboche. Le flingue sur l'épaule. Le fanion de la compagnie en tête et...

— « En avant ! Droit sur la berge du Rhin ! Au pas ! Une, deusse ! Une, deusse ! »

Du coup, en face, en fridolinerie, les travaux s'arrêtent. Les jumelles sont braquées. Le téléphone arabe (et le frisou aussi) doit fonctionner à tout berzingue.

Sûr que ce coup-là a été longuement gambé par notre Etat-Major de têtes d'épingles. Faut leur montrer aux zigotos germaniques qu'on n'est pas avachis, de la roupie de sansonnet aphone. Du lait caillé de brebis anémiques. Des soufflés polysarcites.

Vu de loin, évidemment, ce n'est pas marqué sur leur bobine, aux boujadis, qu'ils n'y connaissent rien. Tout en marchant gaillardement, nos jeunots biglent de travioi. Ils ont repéré des shupos avec leurs kébours à becter de la wurtswaren. Et passent, ainsi, devant les gros ouvrages d'avant-postes de Fort Louis. De vrais sous-marins lorsque l'eau du fleuve monte. Des rails plantés à la verticale implorent le ciel dans un paysage où tout est conçu pour la guerre. Pas un talus qui ne soit un nid de mitrailleuse. Une route qui ne soit minée. Un pont prêt à sauter. Un champ que ne zébrant de profondes tranchées. Un remblai qui ne comporte un piège. Partout, des fils de fer barbelés. Des casemates. Des abris. Des blocs d'arrêt. Des poteaux intermédiaires.

Ils circulent dans un monde dantesque où tout semble fait pour la tuerie, le carnage, le trucident collectif. Il faut avoir vingt ans, et l'âme drôlement chevillée au corps pour ne pas en ressentir une immense lassitude, une crainte irraisonnée, une appréhension débilante, une vision infernale de ce qui les attend dans un tel décor.

Eh ! bien, non. Nos rejetsons sont contents de leur « ballade ». Ils espèrent faire mieux la prochaine fois. Ce n'est pas de l'inconscience ni du militarisme rétrograde ; mais uniquement la réaction saine d'un tempérament qui répond aux aspirations de leur âge : sportivité, allant, goût du risque. Ils sont servis.

C'est peu après cette marche que la bande de la chambre 46 est disloquée.

Car, le régiment, c'est malheureusement aussi une tentative d'abstraction de la personnalité. Ces garçons qui copinent, qui s'affinitisent selon leurs humeurs, leurs caractères, leurs penchants, leur éducation cela ne concorde pas avec l'esprit de corps que l'on veut leur inculquer. Il faut brasser, malaxer, mélanger les classes sociales, les origines, les comportements et transformer tout cela en une masse homogène neutre, irrationnelle d'où rien ne doit dépasser sans avoir été prévu.

Ce jour-là, 65 hommes sont désignés pour partir à Hatten. C'est un petit bled situé à une dizaine de kilomètres, où se trouvent six casemates et un abri. Pas de caserne. Pas de bâtiments. Les hommes couchent dans leurs ouvrages respectifs pissants d'humidité. Pour eux, en principe, plus de revues ni d'emmerdes régimentaires. Mais, par contre, des rhumatismes garantis sur facture pour agrémenter leurs vieux jours.

A suivre.

1990

ANNÉE DU QUARANTE-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE NOTRE RETOUR DE CAPTIVITÉ

Pour nos rassemblements durant l'année 1990... des dates déjà retenues, n'oubliez pas vous aussi d'ores et déjà de les noter sur votre agenda ! A savoir :

— **JANVIER** : Journée amicaliste : Hérault et départements environnants au sens très large du terme.

— **11 MARS** : Le Mans (Sarthe) : Journée amicaliste régionale.

— **2 et 3 MAI** : Lyon, Congrès du Groupement des Amicales de camps de la région lyonnaise.

— **17 MAI** : Orne, Grand Rassemblement amicaliste.

— **24 MAI** : Marseille, Journée amicaliste.

— **29 MAI** : Côte-d'Or, Journée touristique.

— **7 JUIN** : Josselin (Morbihan), Grand Rassemblement breton.

— **14 et 19 JUIN** : Rassemblement-Pèlerinage P.G. à Lourdes, organisé par l'A.N.R.P.A.P.G.

— **DEBUT OCTOBRE** : Nice, Rassemblement amicaliste des Alpes-Maritimes et des départements limitrophes.

RECHERCHONS

Témoins directs ou ayant eu connaissance de l'exécution, le 16 juin 1940, de trente soldats français du 151° R.I. et du 6° R.A.A.

à Jully-sur-Sarce (Aube).

(Ecrire au journal)

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 458

HORIZONTALEMENT :

I. - Héronneau. — II. - Eludaient. — III. - U.E. - Os. — IV. - U. - Raira. — Bel. — V. - Etoile. — E.I. — VI. - U. - Né. — VII. Squameuse. — VIII. - Eu. - la. — Don. — IX. - Sentirent.

VERTICALEMENT :

1. - Heureuses. — 2. - Eléatique. — 3. - Ru. - Io. — 4. - Odorisait. — 5. - Nasal. — Mai. — 6. - Ni. - Ane. — 7. - euB (Buée). — Eude. — 8. - Année. — Son. — 9. - Utilisent.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE